

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.

Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.

Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 715. — 24 Déc. 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement ou accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Le Bulletin de la guerre. — Némésis, par Paul de Saint-Victor. — Scènes de la vie de siège, par Charles Monselet. —

Les Mémoires de la République, par Lorédan Larchey. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle.

GRAVURES. — Interrogatoire des prisonniers prussiens à Villiers-sur-Marne et à Champigny. — Le repiquage des meules. — Les nouveaux moulins à farine établis à

la gare du Nord. — L'arbre de Noël. — Le bastion 72. — Bivouac de tirailleurs prussiens dans l'église de Saint-Lucien. — La sortie des pans de munition. — Le camp des zouaves. — Distribution et répartition des provisions. — Quêtes dans les rues de Paris.



LE SIÈGE DE PARIS. — Interrogatoire des prisonniers prussiens faits à Villiers et à Champigny. — (Dessin de M. G. Janet.)

COURRIER DE PARIS

On voudrait être aux bords de la Loire; il semble que la sublime partie dont l'honneur du nom français est l'enjeu ne se joue plus sous Paris bloqué, cerné, assiégé par trois cent mille Allemands, mais bien dans le jardin de la France ou dans les plaines de la Sologne.

Un nom nouveau surgit tout à coup; hier, c'était d'Aurelle de Paladines, le premier qui nous avait ramené la victoire, dont le nom était sur toutes les lèvres; aujourd'hui, c'est de Chanzy, en qui nous mettons notre espoir.

C'est en vain qu'on cherche le nom de d'Aurelle dans les dépêches de Gambetta; le ministre de l'intérieur et de la guerre est muet.

Alors on réfléchit, et on se sent en pleine Convention; il faut interpréter ce silence :

D'Aurelle a été vaincu, donc d'Aurelle ne commande plus. — *Vae victis!*

Cinq lignes bien sèches, extraites de la *Gazette de la Croix*, et qui seront énigmatiques pour quelques-uns, donnent cependant la clef de ce mystère :

« Une dépêche officielle de Tours, 6 décembre, annonce que le ministre de l'intérieur et de la guerre a nommé une commission de trois membres, avec mission de faire une enquête sur les causes qui ont amené l'évacuation d'Orléans. »

Pour qui sait lire et pour qui rapproche cette dépêche des circonstances militaires, d'Aurelle, qui couvrait Orléans, s'est cru compromis; il a évacué la ville, et les Prussiens, qu'il en avait chassés le 9 novembre, l'ont réoccupée du 2 au 4 décembre.

Le gouvernement de Tours a pensé qu'il fallait toujours vaincre, et, comme les marins qui passent devant un conseil de guerre quand ils perdent leur vaisseau, le jeune ministre de la guerre traduit d'Aurelle à sa barre, et lui demande compte de sa mauvaise destinée.

Hélas! on perd des batailles! Cela s'est vu; et nous, qui étions habitués à vaincre, nous le savons désormais mieux qu'aucun autre peuple du monde.

Ce d'Aurelle était presque un vieillard; il avait laissé dans l'armée une réputation de dureté dans la discipline, qui allait jusqu'à la cruauté.

Au moment où, terrifiés par tant de défaites, nos jeunes soldats de l'armée de la Loire, inquiets, mal habillés, se défilant d'eux-mêmes, hésitaient à présenter le front à ces rudes hordes allemandes, ce vieux général était venu, plus dur lui-même que les rudes Prussiens, et, avec un joug de fer, avait implanté la discipline, et Dieu sait à quel prix!

Comme on craint de nous décourager dans la lutte, on ne nous a pas tout dit; aujourd'hui nous pouvons tout savoir, et je ne crains pas de l'écrire ici. Les journaux anglais du mois dernier racontaient que, dès les premiers jours, un groupe de soldats avait donné des preuves d'indiscipline et répété hautement qu'on les menait à la boucherie.

Le vieux d'Aurelle n'hésita pas; il en fit exécuter quatorze, et les autres marchèrent.

C'est sanglant, c'est horrible, c'est la terreur militaire, je le sais; cela nous fait horreur à tous; mais si nous faisons du sentiment, nous sommes perdus; le mépris de la mort peut seul nous sauver.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de regretter d'Aurelle, et on se prend à espérer que celui qui avait su former nos premiers corps d'armée sous la Loire est en quelque point ignoré que nous cachent les dépêches, organisant une seconde ligne offensive et une nouvelle armée destinée à prolonger la lutte.

De Chanzy, lui, est un Africain, c'est un jeune; car vous saurez que, sous la troisième Républi-

que, un général qui va avoir cinquante ans est un jeune, et qu'un colonel qui n'aurait que trente-cinq ans serait regardé comme un objet de scandale pour toute une école.

Donc, le général de Chanzy est jeune. Il était à Sidi Bel-Abbès quand la guerre a éclaté, il vint à Paris, sollicita un commandement dans l'armée du Rhin, une brigade quelconque, n'importe laquelle, et sous n'importe qui; elle lui fut refusée.

Ce n'était pas qu'on le crût inhabile, mais tous les soldats offraient leur épée; l'Algérie était dégarinée de troupes, il ne restait là que cinq régiments et les trois dépôts de zouaves; on pouvait craindre un soulèvement en pays arabe, où jamais on n'est sûr du lendemain; il dut se résoudre à regagner Sidi-bel Abbès.

Son aide de camp, le capitaine de Boisdeffre, plus heureux que lui, qui ne pouvait se faire à l'idée de résider pacifiquement dans une oasis pendant qu'on verserait le sang français sur la ligne du Rhin, obtint de partir. Aujourd'hui il est enfermé dans Paris, et chaque fois qu'il lit le nom de son cher général, il aspire à aller le rejoindre.

Cependant les événements se précipitaient; deux armées énormes, trois maréchaux, presque tous nos généraux étaient prisonniers à Sedan et à Metz; on appela le ban et l'arrière-ban des soldats.

Des vieux guerriers blanchis par la victoire, qui avaient déjà accroché leur épée avec leurs épaulettes comme un trophée à léguer à leurs enfants, ceignirent encore leurs armes et réclamèrent l'honneur de mourir pour leur pays.

Renault, l'arrière-garde, que nous avons suivi jusqu'au cimetière il y a quelques jours, est un de ceux-là.

Chanzy, lui, était jeune, ardent; il avait dans l'armée la réputation d'un soldat habile. Il vint à Tours, où on lui donna d'abord une brigade. Après quelques rencontres, on le fit général de division; quelques jours après il était général d'armée. Aujourd'hui, le ministre, dans sa dépêche, nous dit qu'il paraît être l'homme de guerre qui s'est révélé dans ces derniers temps.

Que la victoire lui soit fidèle; elle a trahi d'Aurelle comme elle avait trahi Mac-Mahon, comme elle a trahi Bazaine. Mais, cependant, tous deux auront eu la gloire de résister, avec des troupes à peine formées, armées à la hâte, commandées par des officiers novices, à des soldats qui peuvent désormais se dire les premiers du monde, puisqu'ils nous ont vaincus, et à un général comme ce prince Frédéric Charles, que l'Europe compte aujourd'hui parmi ses plus fiers capitaines.

Nous vivons donc au temps où les hommes qui méritent ce nom doivent à toute heure être prêts à paraître devant Dieu. Il faut avoir fait le sacrifice de sa vie et aller le front haut où le devoir nous appelle; il ne faut rien attendre de la vie et rien espérer d'elle. Il y a dans ce grand et suprême sacrifice je ne sais quelle ivresse qui doit rendre douce cette mort qui nous apparut autrefois si terrible.

De tant de désirs, de tant d'appétits, de tant d'aspirations qui nous rattachaient à l'existence, un seul sentiment nous reste, celui du devoir à accomplir.

Nous ne nous laisserons donc point de parler des morts, et nous en parlerons sans tristesse; chaque jour ajoute un nom de plus à la liste funèbre. Hier, un illustre tombe pour la patrie; aujourd'hui, un jeune homme plein de vie, plein de force, plein d'espoir; et tous morts pour la France!

Renault d'abord, puis La Charrière, Franchetti, de Grancey, D. Sprez, de Néverlée, et tant d'autres qui ont succombé ici ou là-bas, sous Metz, dont on ne sait même pas les noms, ou dans les combats sur les bords de la Loire, sans même qu'un écho nous arrive de tant de trépas.

Lundi dernier est mort à l'ambulance du Grand-Hôtel le jeune Paul Richard, officier de la garde mobile. Il avait vingt-trois ans: c'était le frère de Maurice Richard, l'ancien ministre des Beaux-Arts.

Une singulière blessure, une balle qui avait traversé la main et du même coup percé les deux cuisses, l'a emporté après un mois de souffrances. Tout d'abord, ce ne fut qu'une blessure sans gravité; la cure suivait son cours habituel, puis, dans ces derniers temps, quand aux froids des premiers jours de décembre succéda cette chaleur moite produite par le dégel, le pauvre enfant est mort loin des siens dans une chambre du Grand-Hôtel.

Jamais depuis le siège (excepté cependant les jours de bataille, où il nous est donné de l'apercevoir), nous n'avons si bien vu l'ennemi qu'hier à la maison Millaud.

Ceux qui ne visitent point nos avant-postes se font sans doute une bien fautive idée de ce qui s'y passe; mais depuis que les bataillons de marche sont formés, et qu'un nombre de Parisiens, habitués du boulevard et anciens flâneurs célèbres, sont devenus des soldats, la population commence à se rendre un peu mieux compte des circonstances.

Jusqu'ici, en quelque coin du périmètre que ce soit de Paris, du haut d'un fort, derrière une tranchée, aux grand-gardes même, à mille mètres de l'ennemi, on pouvait passer vingt-quatre heures en vedette, armé des longues-vues les plus parfaites, des jumelles les plus subtiles, sondant les plis de terrain, fouillant les buissons, observant les maisons, sans jamais surprendre le mouvement de la vie et voir, ce qui s'appelle voir, une créature humaine.

Je me souviens d'avoir fait avec le sergent Hoff une expédition à quelques pas de l'ennemi, blotti comme il convient, et n'être parvenu en écarquillant les yeux qu'à distinguer la pointe d'un casque et d'une bonnette.

Les marins, gens sérieux et qui ne s'attardent point aux bagatelles de la porte, vous montrent encore avec une certaine superstition une vedette ennemie qui se cache derrière un arbre à deux mille cinq mètres d'un bastion. C'est positivement une guerre maette, et j'ai souvent joui de la désillusion de quelque visiteur naïf qui, venu par hasard aux tranchées, s'imaginait qu'on allait lui faire voir des Prussiens.

Voir les Prussiens est une illusion, un mythe; le Prussien ne se voit pas, ne s'entend pas; on sent ses coups, on voit la fumée de ses canons et on reçoit l'éclat de ses obus; mais il n'entre absolument pas dans sa façon de voir de dénoncer autrement sa présence. J'aurai tout dit quand j'aurai signalé ce fait que, dans cette horrible guerre qui supprime le courage personnel, deux batteries, l'une française et l'autre prussienne, qui cherchent à se démonter mutuellement, ne tirent pas l'une sur l'autre, parce qu'elles se voient et peuvent tuer les canoniers, les chevaux ou briser les affûts, mais tirent seulement sur la fumée qui dénonce la présence des pièces.

Le résultat est bien assurément désastreux, j'en conviens; car un obus a un champ de tir assez vaste; mais enfin demandez à des artilleurs qui ont tiré cinq heures de suite, comme à Villiers et à Avron ou à Saint-Maur, et ils vous diront qu'ils n'ont pas vu une pièce, pas vu un canon, pas vu un cheval, et qu'ils pensent avoir fait beaucoup de mal à l'ennemi, parce que celui-ci a cessé son feu, mais qu'ils n'ont pas d'autre preuve d'avoir réussi.

Or hier, dans une tournée de service, qu'ai-je donc vu? des ennemis, des vrais, qui vauquaient aux choses de la vie; ils cueillaient des légumes, ils jouaient aux cartes, ils flânaient, et devisaient par un temps fort doux dans un joli petit jardin de Bagneux, à six cents mètres de nous; ils étaient là vingt

ou vingt-cinq, et nous semblaient dire : « Eh bien ! c'est convenu, vous êtes là pour dix jours, non pour trois ; soyons amis. C'est bête comme tout de s'entre-tuer ; vous êtes là en sentinelle, vous allez tirer sur moi, je vous répondrai ; mon voisin viendra, le vôtre aussi. A quoi bon ? Vous me blesserez, je vous blesserai ; nous irons à l'hôpital. Paris ne sera pas débloqué, et nous n'y pouvons rien. Ce n'est pas pour notre plaisir que nous sommes ici, vous non plus. Vivons donc en bons voisins. »

Et de fait, les mobiles de Saône-et-Loire ne tirent pas un coup de feu, ils dorment tranquillement la nuit pendant que les gardes de tranchée veillent, et le soldat n'en va que mieux. Si la guerre durait longtemps, on finirait presque par s'entendre et se prêter du tabac.

Il est vrai de dire que ce ne sont pas des Prussiens qui sont là ; car les Prussiens sont moins près de s'entendre, ils sont âpres, durs ; ils nous détestent cordialement, et nous le leur rendons avec usure.

C'est, du reste, le seul point sur lequel j'aie vu cette convention, toute tacite naturellement, s'exécuter avec autant de respect.

**

Nous apprenons à l'instant qu'un numéro du 15 décembre, du journal le *Times*, est tombé entre les mains du général Trochu, apporté par Dieu sait qui et venu de Dieu sait où.

C'est un grand événement. Le *Times* est si compacte, son texte est si serré, ses colonnes si copieuses, ses renseignements si précieux et ses correspondants dans les deux mondes si fortement organisés, qu'il y a là la matière de cent cinquante dépêches venues par pigeons.

Jusqu'à présent, tous les dix jours, il nous était donné de lire le *Times* et d'en voir reproduire les nouvelles par les journaux de toute couleur. C'était, à vrai dire, la seule source d'informations qu'il nous restait. C'est par le *Times* et le *Daily News* que nous avons su la plupart des grands événements qui nous intéressent et peuvent modifier notre situation.

M. Washburn, le ministre des États-Unis, jouissant d'autant plus des immunités diplomatiques qu'il représente la Prusse et ses intérêts, en même temps qu'il a pris en main ceux de toutes les nations désormais privées de représentants, recevait ses lettres tous les lundis dans un paquet fermé et les échangeait contre d'autres lettres qu'il expédiait de Paris. Le mercredi matin on lui expédiait les journaux de New-York, de Washington et de Londres par la même voie.

Jusqu'ici cela s'était fait régulièrement, et le ministre, qui ne croyait certes pas se montrer partial et s'écarter de la neutralité, permettait à quelques personnages de venir faire la lecture de ces papiers, et plusieurs fois même laissa des personnes qui disposent de la publicité traduire quelques passages destinés à jeter la lumière sur notre situation.

C'était bien innocent, à coup sûr, mais M. de Bismark a trouvé qu'on contrariait la Prusse en agissant ainsi, et s'est plaint à M. Washburn lui-même. Il a poussé la mauvaise humeur jusqu'à faire passer à M. Jules Favre, comme ministre des affaires étrangères, une note conçue à peu près dans ces termes :

« La séquestration de Paris, son isolement du reste du monde, font partie de mon plan de campagne. J'ai appris que les journaux anglais qui sont expédiés à M. le ministre des États-Unis, grâce à l'immunité dont il jouit, sont traduits par toutes les feuilles françaises, et donnent ainsi les nouvelles dont nous voulions priver la capitale. Un certain M. X... écrit de Paris au *Daily News* dans des termes qui ne me laissent aucun doute sur la source de ces communications. Je me verrai forcé de supprimer les journaux, s'il en est fait l'usage que j'indique. »

C'est d'une mesquinerie sans nom, et on se prend de pitié pour de telles petites gens ; mais cet ennemi qui fait chez nous provision de dentelles, de châles, de porcelaines de Saxe, de tableaux et d'argenterie, qu'il emballe bien et dûment pour les envoyer à Berlin, n'y regarde pas de si près.

M. le ministre a donc eu ses journaux, mais il les a gardés pour lui seul, quelle que fût sa bienveillance à notre endroit, car nous ne pouvons qu'exprimer ici toute notre reconnaissance à l'égard de M. Washburn. Il est le seul qui nous ait été sympathique dans notre malheur. Que Dieu rende en prospérité et en grandeur à cette libre République des États-Unis les bons témoignages qu'elle a rendus à notre malheureuse République, baptisée dans le sang des martyrs de la patrie, ce qui devra la féconder et la purifier.

**

Le *Times* dont nous parlons n'est donc pas venu par M. Washburn ; on pourrait presque dire au contraire, car le ministre est devenu féroce à l'égard des *papiers*, et la légende dit qu'il couche avec ses journaux sous son oreiller.

Un bon secrétaire qui fermerait à clef doit être un peu plus pratique pour un Américain.

À la profonde stupéfaction du général Trochu, les trois immenses premières colonnes de ce *Times*, l'article *leader*, le premier Londres, en un mot, est un pompeux éloge de Gambetta, étudiant à fond cette grande personnalité, comme dit le *Times*, cette incarnation de l'idée révolutionnaire appliquée à la délivrance de la patrie.

L'écrivain représente M. Gambetta, que nous tous avons trouvé un peu olympien d'abord, puis plus tard un peu nuageux, et que nous tenons décidément aujourd'hui pour un homme des plus actifs, des plus énergiques et des plus pratiques, comme le véritable homme d'État héritier direct de l'esprit de la Convention, ayant fait sortir du sol des armées, ayant fondu des canons, emmagasiné des provisions, fait des marchés avec l'étranger, fabriqué des cartouches, et, après tant de choses si complexes, n'ayant pas craint de heurter de front l'opinion publique en se faisant, lui civil et avocat, ce qui est plus grave, ministre de la guerre.

Il a poussé l'audace jusqu'à faire des généraux, les destituer quand ils avaient été vaincus, et, décrétant la victoire, leur a ordonné, au nom de la France, de repousser l'ennemi ou bien de déposer leur commandement. C'est cruel, c'est fou, mais c'est fatal ; il faut vaincre, nous le répétons : « Malheur aux vaincus ! » et passons à un plus heureux.

Des deux personnages un peu... (comment dirai-je?) un peu... effacés, qui représentaient avec lui le Gouvernement de la défense nationale à Tours, MM. Crémieux et Glais-Bizoin, il n'est pas plus question que s'ils n'existaient pas. Mais ce qui plongera dans l'étonnement tous les conservateurs, c'est que M. Thiers, le grand homme d'État, l'éminent historien, s'est absolument associé à la façon d'agir de Gambetta et, au dire de cet article du *Times*, que ce dernier ne fait rien sans son concours.

Il est vrai de dire que M. Thiers sait mieux son histoire que personne en France, et qu'il sait qu'on ne nettoie pas les écuries d'Augias avec un plumeau. Donc, quoique aux limites de la vie, plein de calme, de prudence et de modération, il est d'avis pour l'instant de demander le salut de la France à ce qui est jeune, ardent, plein de vie et de force et, par dessus tout, enflammé de l'amour de la patrie.

Le *Times* assure que, d'ici à un mois, nous aurons sept cent mille hommes sous les armes.

**

LA GUERRE COMMENCE.

Nous avons quitté le plateau d'Avron mardi soi-

à la nuit, pour vous écrire ce courrier à Paris ; nous retournerons à notre poste mercredi au petit jour. C'est encore un secret pour beaucoup que ce jour-là ; quand le soleil se lèvera, nous attaquerons l'ennemi par quatre côtés à la fois ; et, à l'heure où paraîtront ces lignes, dix mille hommes seront peut-être couchés sur la terre : leur cœur aura cessé de battre, parce qu'ils auront voulu sauver la patrie.

Nous ne nous berçons pas d'une folle illusion ; nous savons seulement que la France combat, que Paris assiégé tient depuis près de cent jours, que le pays espère en nous, comme nous nous espérons en lui, qu'il y a entre toutes les villes de ce cher et malheureux pays une solidarité sublime, et que nous nous devons mutuellement de résister jusqu'à la dernière cartouche et jusqu'au dernier morceau de pain.

Si nous tombons, nous tomberons comme des hommes, et on dira de nous : « Ils étaient dignes d'être libres, et la Prusse n'a pu les asservir qu'en passant sur des morceaux de cadavres. Ils ont tout souffert, le feu, le pillage, la ruine. Ils se sont régénérés dans la douleur et dans le sacrifice, et ces hommes, qui ne croyaient plus au nom sacré de Patrie, ont senti se déchirer leurs entrailles au mot d'invasion. Les pères en cheveux blancs, les jeunes hommes à l'entrée de la vie ont combattu pour l'indépendance de leur pays et l'intégrité de leur territoire ; ils sont tombés en braves et sont morts comme des Français doivent mourir, plutôt que de se rendre à ces stratèges espions.

CHARLES YRIARTE.

ALMANACH DES ASSIÉGÉS

POUR L'ANNÉE 1871

Parmi les gros mécomptes de cette année, il faut signaler ceux qui ont affligé les faiseurs d'almanachs.

Dans le but d'arriver premier, chacun faisait imprimer son petit livre bien à l'avance. Le mois d'août 1870 n'était pas entamé que les plus malins avaient déjà tout bâclé pour l'an 1871.

L'almanach dont nous annonçons aujourd'hui l'apparition n'a rien de commun avec ces trop tôt venus. Eclot le dernier, il paraîtra cependant le premier, pour donner raison une fois de plus à l'Evangile.

Son titre, — *Almanach des assiégés*, — dit assez qu'il serre l'actualité de près.

Ses nombreuses illustrations n'ont rien de commun avec les clichés vénérables que vous connaissez trop.

Ses articles rentrent dans le même ordre d'idées. Ils font rigoureusement honneur à leur titre. C'est de Paris assiégé qu'ils nous parlent et non d'autre chose. On y envisage le Paris moral et raisonnable avec ses alarmistes et ses optimistes de toute nuance, comme le Paris matériel avec ses nécessités alimentaires, dont l'importance ne saurait être méconnue.

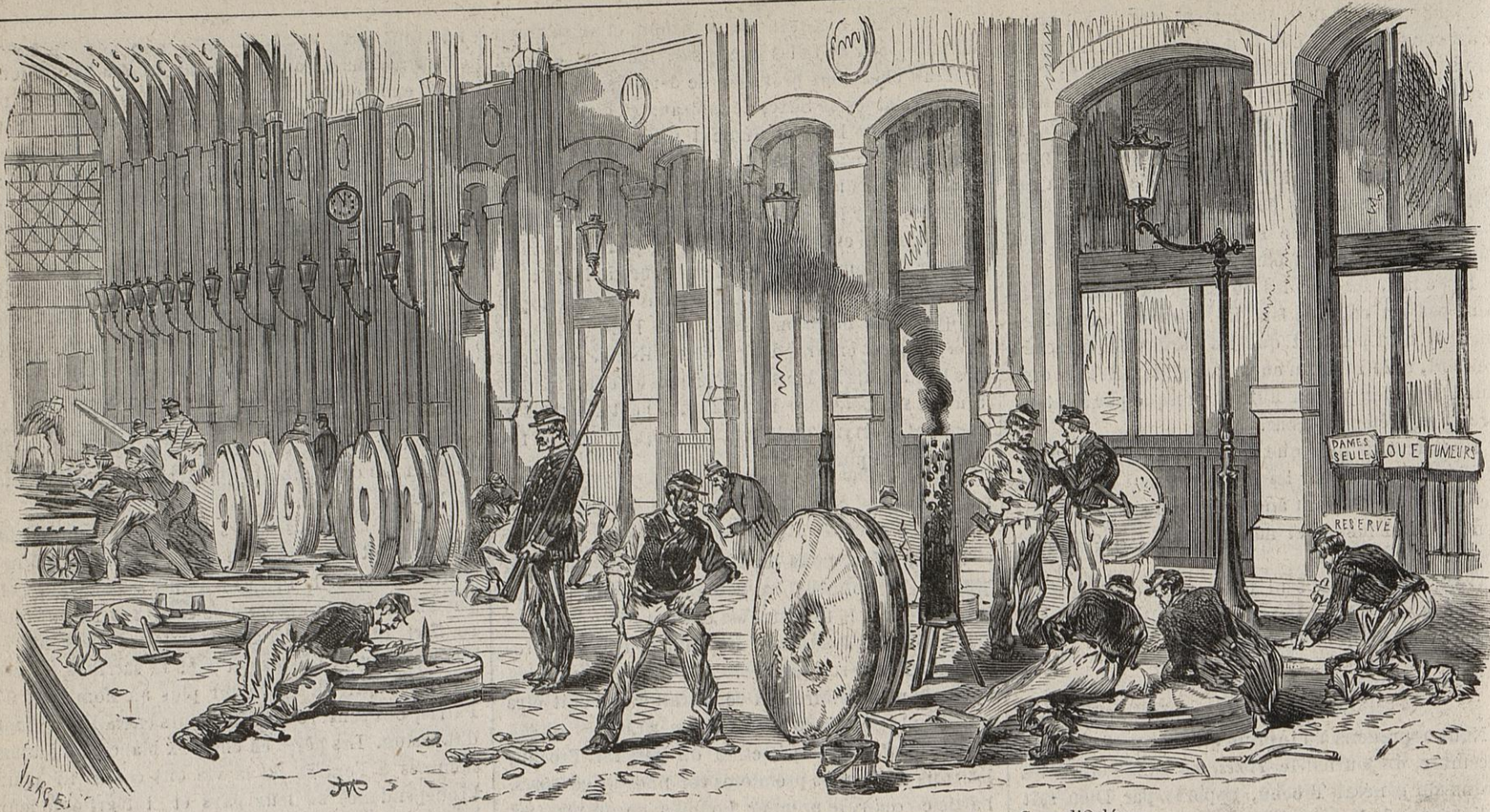
Un petit dictionnaire de cuisine, — où vous cherchiez en vain les mots *poule*, *poisson*, *leur* et *aufs*, — vous enseigne la manière de faire que que chose avec rien. S'il n'y est pas question de veau, le chat et le chien y figurent, et je crois que le rat même n'y a pas été négligé.

Nous ne parlons point du chapitre qui traite de la poste par ballon, par pigeons et par photographie ; il fournit encore la matière des vignettes les plus intéressantes et les plus instructives.

Il n'est pas jusqu'au prix (trente centimes) qui ne soit aussi un prix de siège. Par un temps où la nourriture du corps se fait si chère, il est bon que la nourriture de l'esprit soit presque pour rien.

Prix : 30 centimes.

En vente au bureau du *Petit Moniteur*, 13, quai Voltaire, Paris, — et chez tous les libraires.



Le repiquage des meules pour les nouveaux moulins du Gouvernement. — Gare d'Orléans.

LE BULLETIN DE LA GUERRE

M. de Moltke et son compère Bismark doivent trouver qu'il est bien passé le moment de rire. La semaine dernière, ces hobereaux de la stratégie et de la diplomatie allemandes pouvaient

jouer encore à la mystification, nous expédier de fausses dépêches et mettre nos pigeons messagers dans leur jeu.

Leurs ruses sont éventées.

La farce est jouée.

La comédie est sifflée.

Gambetta a été le *Deus ex machina* de cette bouffonnerie tudesque. Une seule de ses dépêches a suffi

pour mettre à néant toute cette pitoyable mise en scène et tout cet échafaudage de mensonges aussi burlesques que maladroits. La dépêche du 18, une vraie dépêche française celle-là, nous a donné le dernier mot de cette fameuse *défaite* de l'armée de la Loire que le chef de l'état-major prussien avait fait connaître au général Trochu avec un empressement si compatissant.



L'ALIMENTATION DE PARIS. — Les nouveaux moulins à farine, établis à la gare du Nord (La Chapelle). — (Dessins d'après nature de M. Vierge.)



LE CHRISTMASS DE 1870 A BERLIN. — L'arbre de Noël. — Envoi du roi Guillaume à la reine Augusta. — (Dessin et composition de M. Edmond Morin.)

Nous savons aujourd'hui que ce désastre dont la nouvelle devait, dans l'esprit de M. de Moltke, terrifier les Parisiens, les dégoûter de la résistance et les amener à lui présenter les clefs de leur ville sur un coussin de velours rembourré de bons du trésor, nous savons que ce désastre se réduit à l'échec et à la retraite de la première armée de secours, celle dont les têtes de colonne s'étaient avancées jusqu'à Montargis.

Elle formait l'aile droite. Elle a d'ailleurs suffisamment prouvé sa solidité en se battant ou marchant tous les jours depuis le 28 novembre jusqu'au 8 ou 10 décembre.

Les renseignements allemands, encore incomplets, accusent une perte, devant Orléans, de 8,000 hommes. La division mecklembourgeoise, qui forme le septième environ de l'armée prussienne, a perdu à elle seule 3,200 combattants, d'après le rapport adressé au grand-duc.

M. de Moltke ne rit plus.

L'armée dont on nous annonçait l'anéantissement avec une joie si peu dissimulée se compose des 15^e, 18^e et 20^e corps. Ses luttes avec les meilleures troupes de la Prusse commandées par le prince Frédéric-Charles, le général le plus capable, ses marches forcées sous des pluies affreuses l'ont cruellement éprouvée, mais elle n'est pas morte pour cela.

Bourbaki et Gambetta ont travaillé à sa résurrection, et à l'heure qu'il est, elle est prête à entrer en ligne, couvrant, en attendant, Nevers et Bourges.

L'évacuation d'Orléans et de son camp retranché n'est pas encore expliquée. Une enquête militaire est ouverte; nous en connaissons prochainement le résultat.

La seconde armée de la Loire, composée des 16^e, 17^e et 21^e corps et appuyée de toutes les forces de l'Ouest, a également exécuté son mouvement de retraite, mais plus court que celui de la première armée. Elle s'est repliée sur Beaugency et Marchenoir, déjouant, pendant treize jours de luttes continues, la tactique de Frédéric-Charles qui manœuvrait pour la rejeter vers le Nord. Elle s'est dérobée au familier mouvement tournant du prince feld-maréchal, qui n'a pu passer la Loire ni à Blois, ni à Amboise.

Cette vigoureuse ténacité de la seconde armée de la Loire ne doit pas non plus donner à rire à l'état-major du roi Guillaume.

Le général en chef de cette seconde armée paraît être le véritable homme de guerre destiné à brouiller l'échiquier de M. de Moltke. C'est M. Chanzy,

un jeune général de quarante-sept ans. Au début de la guerre il était simple général de brigade, mais très-estimé du maréchal Mac-Mahon qui le tenait pour un officier très-laborieux, très-instruit, plein de fermeté et de sang-froid, et le regardait comme le plus capable de l'armée.

Si le général Chanzy n'avait pas eu l'habileté de prévenir le mouvement tournant par la Sologne, que Frédéric-Charles tentait à marches forcées, son armée entière était cernée et n'avait plus qu'à se laisser écraser ou à signer une nouvelle capitulation.

Ce mouvement de prédilection du prince prussien est celui que n'ont pu conjurer Mac-Mahon à Sedan, Bazaine à Metz.

C'est donc par un coup de maître que s'est révélé le général Chanzy. Ce coup, M. de Moltke ne l'avait pas prévu; il n'était pas marqué sur son échiquier.

Ce qui a dû aussi surprendre désagréablement le facétieux chef de l'état-major prussien, c'est la nouvelle de la reprise de La Fère par le général Faidherbe, chef de l'armée du Nord.

Au mois d'août dernier, la place forte de La Fère était un arsenal complet. Il y avait là des canons, des fusils, des équipages de train et de l'artillerie. On y avait installé un grand centre d'approvisionnement.

Dès les premiers jours de septembre, cet arsenal fut vidé et tout fut dirigé sur Rouen et de là sur Rennes. La ville abandonnée avait été occupée par les Prussiens que le général Faidherbe vient d'en chasser.

Si donc, comme nous l'apprend la dépêche de Gambetta, nous avons pris dans La Fère beaucoup de munitions, beaucoup d'artillerie, beaucoup d'approvisionnements, ces munitions, cette artillerie, ces approvisionnements, tout cela ne pouvait appartenir qu'aux Prussiens et avait une origine prussienne.

La Fère est une petite ville de 3,500 habitants au plus, mais un point stratégique des plus importants. Située dans le département de l'Aisne, à 28 kilomètres à peu près de chacune des villes de Laon, Saint-Quentin et Compiègne, et au centre du triangle dont ces trois positions forment les sommets, elle menace immédiatement Soissons, un des points de retraite de l'ennemi.

Et la retraite! Il paraît que les Allemands y songent sérieusement, car on nous annonce aussi de Tours que le mouvement s'accroît. Nos ennemis sont las de la guerre. On dit même que le corps d'armée du général Manteuffel, qui se trouvait dernièrement à Honfleur, est venu reprendre ses po-

sitions sous Paris. Les Bavares auraient refusé de marcher plus avant. Les Wurtembergeois seraient aussi fatigués et demanderaient, comme les sujets du roi Louis de Bavière, à retourner dans leurs foyers.

Tout cela n'est pas fait pour égayer M. de Moltke.

Un autre Prussien qui ne sera pas content non plus, c'est le grand amiral prince Adalbert, auquel la frégate française *la Vénus* vient de couler, après un combat acharné dans les mers de Chine, sa corvette la *Hertha*, de 28 canons. Sa marine n'était déjà pas si formidable.

Quelle chose cependant pourra consoler de ces échecs le roi de Prusse et son brillant entourage, c'est l'empressement avec lequel le roi de Wurtemberg a accepté la proposition faite par le roi de Bavière d'agir avec les princes Allemands auprès de Sa Majesté Prussienne et d'insister pour que ce boucher couronné joigne le titre d'empereur à celui de président de la Confédération du Nord.

Un aide de camp royal est arrivé à Versailles porteur d'une lettre non moins royale et autographe contenant l'expression de ce désir tout spontané.

Les préparatifs du couronnement impérial vont même déjà grand train en Prusse.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, et le sort de Paris et des armées de province n'est pas encore décidé.

Pour Dieu! seigneur Guillaume, gardez votre Majesté de singer Pérette et son pot au lait!

Pour le coup, ce n'est plus dans votre camp que seraient les rieurs.

C'est sans doute pour les fêtes du couronnement et les belles Berlinoises qu'étaient réservées ces dentelles, ces châles, ces robes de soie, que notre armée d'Orléans a trouvés dans un caisson d'artillerie prussienne, pris à l'affaire de Baccon. Les Allemands avaient dévalisé les armoires des châteaux voisins. Ils avaient aussi pillé les cheminées, ainsi que le prouvent les quarante pendules saisies dans un autre caisson de la même artillerie prussienne.

Allons, je commence à tenir pour très-véridique le renseignement que j'ai publié ici même et qui nous édifie sur l'organisation de cette bande de pillards qui suit l'armée allemande et qui détrouse la France et les Français avec l'autorisation du gouvernement de Berlin.

Ah! s'il fallait de la moralité pour devenir empereur, je doute fort que le roi Guillaume pût jamais aspirer à ceindre la couronne de Charlemagne! Mais nous savons par expérience (le capitulaire de Sedan nous l'a appris) qu'on peut être empereur sans être honnête homme.



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

Les Philadelphes descendent un à un et se placent dans la posture indiquée.

LE GRAND ÉLU. — Moi, Philadelphie, dût-il m'en coûter tout mon sang, en présence du grand maître de l'univers et du grand élu, mon frère, je jure d'employer tous les moments de mon existence à faire triompher les principes de liberté et d'égalité qui sont les bases de toutes les actions secrètes et publiques de notre société. Je jure de proclamer ces principes dans toutes les âmes sur lesquelles il me sera possible d'exercer quelque ascendant. Je con-

sens, si j'ai le malheur d'être parjure à mes serments, à ce que mon ventre soit ouvert de mon vivant et à ce que mon cœur et mes entrailles soient brûlés, en expiation de mon infamie!... Philadelphes, telles sont nos obligations à tous; jurez de vous y conformer.

TOUS LES ASSISTANTS à la fois. — Nous le jurons!

LE GRAND ÉLU. — Dieu vous entend, son tonnerre gronde, vos serments sont agréés. Le peuple est prêt à combattre, il triomphera! — Reprenez vos places, Philadelphes!

Chaque assistant va s'asseoir.

LE GRAND ÉLU. — Il va vous être donné lecture du pacte social que votre comité de législation a préparé dans sa sagesse pour être soumis à la nation libre. Je vous préviens que chacun d'entre les assistants a le droit, en se conformant aux usages que nous pratiquons pour obtenir la parole, de m'interpeller pour lui donner l'explication des passages qu'il n'aura pas bien compris, ou pour lui fournir les éclaircissements convenables. On pourra également discuter les articles que l'on jugera susceptibles de discussion, et proposer des modifications qui seront acceptées ou rejetées à la majorité des voix. Cette lecture étant la septième et dernière, il n'en sera plus fait de nouvelles, et vous voterez immédiatement, après qu'elle sera terminée, sur l'ensemble du projet du pacte social. — Procédez à cette lecture, étoile-orateur.

En raison de son étendue ou de son importance,

le texte de ce pacte social ne se trouvait pas joint au compte rendu de notre amateur de spectacle.

Mais il s'y trouvait le récit de la réception d'un Philadelphie, écrit, comme tout le reste, en caractères d'une sténographie particulière.

Voici la traduction de ce récit, renfermant entre autres particularités le simulacre de l'attaque d'une loge de Philadelphes par de prétendus gens de la police. C'est un rapport de plus avec les épreuves des tribunaux secrets de l'Allemagne.

LE GRAND ÉLU. — Frère, quelle heure est-il?

L'ADEPTE. — L'heure où l'esclave veille et où le maître s'endort.

D. — Où est le maître?

R. — A table.

D. — Où est l'esclave?

R. — A terre.

D. — Que boit le maître?

R. — Du sang.

D. — Que boit l'esclave?

R. — Ses larmes.

D. — Etes-vous maître ou bien esclave?

R. — Ni l'un ni l'autre.

D. — Qu'êtes-vous donc?

R. — Rien, mais j'aspire à devenir quelque chose.

D. — Quoi?

R. — Philadelphie.

D. — En savez-vous les fonctions?

R. — Je les apprends.

D. — Quelle est la devise des Philadelphes?

L'arbre de Noël du roi Guillaume. — Ahasvérus est revenu sur l'esplanade du château d'Heidelberg.

C'est là que le juif maudit, le marcheur éternel, a rencontré un jour une vierge qui lui a dit : Je t'aime ! Mais lui qui ne peut mourir, il a vu mourir Rachel et son amour.

Le sansonnet, le bouquet de giroflée de la jeune fille sont morts avec elle, et lui est immortel.

Le prodigieux palais d'Heidelberg lui-même, la vieille demeure des comtes du Rhin et des ducs de Bavière, des rois de Bohême et des empereurs d'Allemagne, n'est plus qu'une ruine, que l'enveloppe compliquée d'un tonneau, fantaisie pantagruélique, trône pour un Gambrinus colossal.

Le manoir d'Heidelberg n'est plus qu'un palais mort.

Ahasvérus crie miséricorde ! mais l'écho des vieilles voûtes ne lui répond même pas.

Mob, seule, l'a entendu. Mob, la Mort, celle qu'a proclamée dieu Gœrres, le sophiste qui fait descendre l'Allemagne processionnellement dans le néant et scientifiquement dans le doute, cet abandon de la vie.

Mob, la réalité qui haït, méprise et bafoue l'idéal, la veuve du néant, Mob s'approche d'Ahasvérus qui creuse l'abîme de sa pensée. Et à celui devant qui tous les morts reculent, elle montre du doigt la France hier si belle, si fière, si hardie, si changée à présent.

« Regarde, lui dit-elle, vois à ses côtés la cicatrice de la lance et les clous qui l'ont cloué au poteau : qui pourrait la reconnaître ? Depuis cinq mois elle est étendue dans son sépulcre, elle que ses poètes appellent « l'hostie des nations ». Le peuple prophète ne secouera plus le linceul que Guillaume de Prusse a étendu sur lui et dans lequel Bismark l'a cousu. Il ne se revêtira pas de l'avenir, sa gloire est finie, il ne fera plus tourner autour de lui la *ronde des nations*.

« Mon féal Guillaume lui tient la tête sous ses pieds. Cette tête ne se relèvera plus vers le ciel pour y chercher l'infini à travers les étoiles qui doutent elles-mêmes. Le peuple d'ombres a écrasé le peuple de singes. C'est Wilhelm qui est le grand vainqueur. Allons à Wilhelm apporter nos hommages.

« L'hiver nous amène Noël, la grande fête chère à l'Allemagne. Ce n'est pas le moment de pleurer l'amour et les fleurs du Neckar. Console-toi de la vie en venant, avec moi, apporter au grand tueur allemand son arbre de Noël. »

Elle dit et, au milieu des ruines de l'antique château d'Heidelberg, elle cueille une branche des plus vieux cyprès.

Mob et Ahasvérus se mettent en route, emportant avec eux le rameau au sombre feuillage. Arrivés sur les bords du Rhin « qui doit ensevelir dans ses vagues les ossements du dernier homme », Mob frappe avec la branche de cyprès les eaux du fleuve à l'endroit où

Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.

Mob retire le rameau et, au lieu de perles et de rubis, au lieu de petites bougies roses, à chaque brin de feuille sont suspendues des larmes, des gouttelettes de sang et de petits cierges de cire jaune.

Ahasvérus veut s'arrêter. « Marche ! Marche ! lui crie Mob, la route est jonchée de trop de cadavres, et toi, chargé d'écrire l'histoire des vivants, toi qui dois traîner ta vie à travers les générations qui passent, tu penses à te reposer ! Marche ! Marche ! Nous ne sommes pas encore à Versailles. »

Et les deux éternels marcheurs, franchissant monts et vallées, torrents et rivières, arrivèrent dans la vallée de la Sarre. A la vue de ces champs dévastés, de ces villages ruinés par le canon et l'incendie, Ahasvérus frissonna, Mob se prit à sourire.

La froide moissonneuse était là dans son élément. A chaque pas le pied heurtait un cadavre : un soldat tombé, un paysan fusillé ; un vieillard, une femme morts de faim et de honte. Derrière un mur calciné, contre cette haie fauchée par la mitraille, dans les ruines de cette église, sous la voûte effondrée de ce presbytère, étaient entassées par milliers les victimes de la guerre. Des morts, et des morts ! Mob était agitée d'une fièvre endiablée. Sa branche de cyprès à la main, et l'agitant comme une bacchante aurait fait de son thyrsé, agile et marchant à grands pas, elle allait de Forbach à Wissembourg, de Wissembourg à Reischosifen. Ici et là, elle cueillait un cadavre et l'attachait aux branches de son rameau funèbre.

Il fallait bien garnir l'arbre de Noël du roi Guillaume,

Ahasvérus, fatigué, voulut se reposer sur un contrefort des Vosges. « Marche ! marche ! lui cria l'inextinguible Mob. »

La lune blafarde n'avait pas atteint la moitié de sa course qu'ils étaient sous les murs de Metz. Là, comme aux bords de la Sarre, même entassement de cadavres, mêmes ruines. Mais au milieu des vêtements détruits, au milieu des bourgs en cendres, Mob trouva un bâton recouvert d'or et de velours. Ses couleurs étaient ternes, l'éclat de ses dorures avait disparu. Il était souillé de sang et de boue.

« C'est un bâton de maréchal, dit Mob en le repoussant du pied. Il ne m'appartient pas encore, car celui qui le portait n'a pas su mourir. »

Mob dictait et Ahasvérus écrivait l'histoire des désastres de la France.

Il fallait bien réjouir le cœur du roi Guillaume. A Gravelotte, à Briey, à Jaumont, Mob fit ample récolte de cadavres. Elle n'avait qu'à choisir pour les accrocher innombrables à son arbre de Noël.

La récolte fut encore large à Sedan. Les feuilles du rameau pliaient déjà sous le poids, et Mob se disait déjà que Guillaume serait content lorsque, ici comme à Metz, quelque chose d'informe tomba sous son regard. Après cet objet, qui conservait encore les formes vagues d'un ornement précieux, étaient attachées, sur un cercle d'or brisé et sali, des pierreries branlant dans leurs montures et un écusson défiguré.

Mob allongea ses doigts osseux, ramassa cet ornement bossué, et, regardant Ahasvérus : « Une couronne impériale, ça ! J'en couronnerai mon édifice. »

Mob attacha cet oripeau à la plus haute feuille de son rameau. Elle riait de sa grande bouche, largement fendue, en voyant se balancer, comme un homme ivre cramponné à la vergue d'un navire en détresse, cette ridicule couronne qui oscillait au moindre mouvement.

Le trophée du roi Guillaume était au complet.

Sous les murs de Paris, Mob et Ahasvérus se séparèrent.

Le Juif-Errant prit le chemin d'Orléans, la Mort suivit la route de Versailles.

Lorsque, le jour de Noël, le roi Guillaume voulut se promener dans le parc de Louis XIV, et se reposer un moment dans *l'île Royale*, il fut frappé d'un étonnant spectacle.

Sur un tertre qu'avaient jadis foulé Turenne et le grand Condé, Mob avait planté son arbre de Noël. Elle l'arrosait du sang et des larmes des malheureux que la faim et les balles allemandes avaient fauchés.

Et cette coquette, pour séduire le futur empereur d'Allemagne, avait coiffé sa tête osseuse du casque prussien. Le roi Guillaume était bien content en contemplant son arbre de Noël. Il envoya un sourire royal à Mob. Mais Mob fixa sur lui son œil froid comme l'acier, et Guillaume eut froid jusque dans la moelle des os.

Ce n'est pas moi qui ai trouvé cette légende fan-

R. — La foi, représentée par le ruban rouge ; l'espérance, représentée par le ruban bleu ; la charité, représentée par le ruban noir.
D. — Que croît-il dans le jardin des Philadelphes ?
R. — Du cerfeuil, du persil et de l'oseille.
D. — Pourquoi ces trois herbes de préférence à toutes les autres ?
R. — Pour démontrer la sobriété des Philadelphes, et pour enseigner quelle est la soupe la plutôt cuite.
D. — A quelle heure doit être prête la soupe des Philadelphes ?
R. — A toute heure.
D. — Pourquoi cela ?
R. — Parce qu'il peut leur arriver des frères.
D. — Connaissez-vous les trois signes ?
R. — Oui.
D. — Quels sont-ils ?
R. — Le signe de l'étole, le signe du ceinturon et le signe du manipule.
D. — Que signifie l'étole ?
R. — C'est le signe adopté par les apôtres pour se faire reconnaître.
D. — Que signifie le ceinturon ?
R. — C'est le frein que nous devons mettre à nos passions et à nos volontés.
D. — Que signifie le manipule ?
R. — C'est le martyr ; il nous apprend à souffrir d'avoir la main coupée plutôt que de violer nos serments.
D. — Avez-vous des armes ?
R. — J'ai cette hachette et ce poignard.

D. — A quoi servent-ils ?
R. — A frapper les ennemis naturels des Philadelphes.
D. — Quels sont ces ennemis ?
R. — Les oppresseurs de la liberté.
D. — Où doit-on les frapper ?
R. — Entre les yeux et le crâne.
D. — Et s'ils s'enfuient ?
R. — Entre les deux épaules.
D. — Quel âge avez-vous ?
R. — Je suis né depuis ma présentation à la loge des Philadelphes.
D. — Combien de grades avez-vous ?
R. — Deux.
D. — Quels sont ces grades ?
R. — Apprenti et adepte.
D. — Persistez-vous toujours à désirer d'être reçu maître ?
R. — Je persiste.
D. — C'est bien. On va vous bander les yeux, et vous imprimer les stigmates qui doivent vous rendre invincible.
L'adepte est solidement lié à un poteau.
Deux frères s'approchent de lui et lui impriment trois signes sur le bras droit, sept sur le bras gauche, et trois points sous le cœur.
Ces signes imprimés sont de quatre sortes :
Le R ou le signe mystérieux ;
Les T, L, S. ou les signes horizontaux ;
Les A, L, F, ou les signes perpendiculaires ;
Les . . . ou les signes du cœur.

Les trois premiers signes, ceux du bras gauche, sont disposés de la manière suivante :

V R
T T L S
F

Il y a plusieurs sens secrets attachés à ces initiales.

Le premier sens est celui-ci :

R. République.
T, L, S. Tyrans, Liberté, Secret.
A. Alliance.
L. Lumière.
F. Force.

Le deuxième sens secret des mêmes initiales est celui-ci :

R. Réunion.
T, L, S. Travail, Licenciement, Sûreté.
A. Amitié.
L. Loi.
F. Fraternité.

Le troisième sens secret :

R. Règle.
T, L, S. Terre, Limites, Sources.
A. Agriculture.
L. Labourage.
F. Fertilité.

Enfin, le quatrième sens, secret des initiales :

R. Raison.
T, L, S. Triomphe, Légion, Salut.
A. Abondance.
L. Livre.

tastique de l'arbre de Noël du roi Guillaume. C'est l'humouristique crayon de mon fantaisiste ami Morin qui m'a raconté ce récit plein de verve poignante, où, dans chaque trait, on sent frémir la douleur et la haine patriotique qui, à cette heure,

enflamme tout cœur français. Morin n'avait pas besoin de cette excitation pour se révéler un grand artiste. Depuis longtemps il a fait ses preuves. Mais il est bon, et mon ami est de cet avis, que nous employions contre les Prussiens tous les moyens : le

crayon comme le fusil. L'arbre de Noël du roi de Prusse, que publie le *Monde illustré*, restera dans l'histoire du siège de Paris. C'est une page vengeresse que la brutalité du roi de Prusse ne saurait effacer. L'arbre de Noël, dessiné par Morin, est



LA DÉFENSE DE PARIS. — Le bastion 72, près la porte d'Orléans. — (Dessin d'après nature de M. Grandsire.)

bien le trophée glorieux qui convient à Guillaume-le-Boucher.

Les subsistances. — Installation des moulins à farine

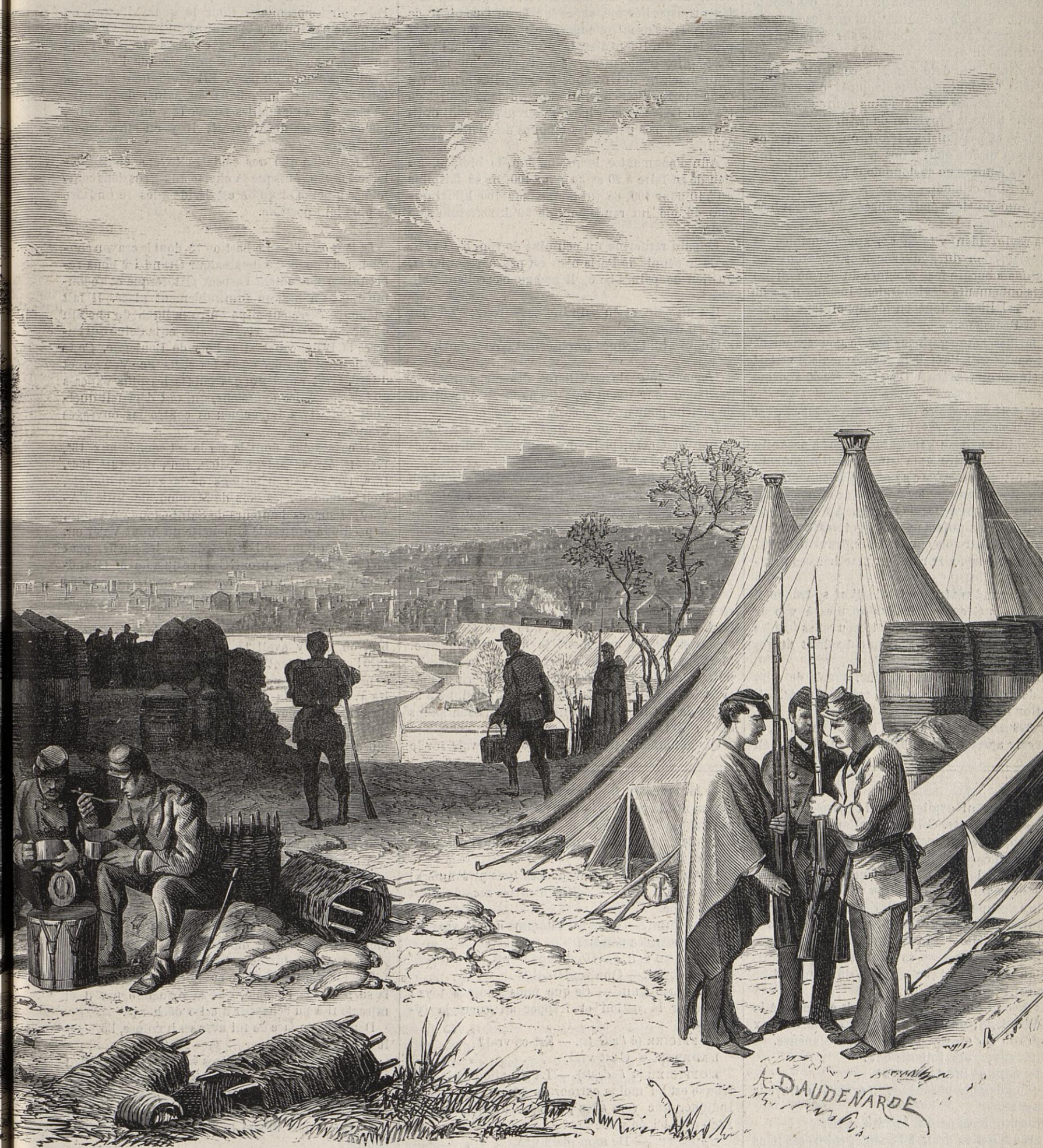
aux gares du Nord et d'Orléans. — Approvisionnements dans la salle du nouvel Opéra. — Pain et circenses. — Nous n'en sommes plus là, Dieu merci ! Le peuple de Paris, qui s'est retrouvé depuis la Révolution du 4 septembre, n'en est plus à accepter

la honteuse devise des Romains de la décadence : « Du pain et les jeux du Cirque. » Ce peuple de Paris, qu'on disait si frivole et même si corrompu, et que le vieux Guillaume, depuis son entrée en France, ne cesse de menacer de

son grand sabre, ce peuple qui a secoué les hontes bonapartistes, a vu se fermer toutes les portes de tous ses théâtres. Il n'a pas fait entendre le moindre murmure. Ce Parisien, qu'on croyait affolé de plaisirs, a, du jour au lendemain, renoncé à tous ses plai-

sirs. Pour un peu il aurait laissé mettre le feu à ses salles de spectacle, comme il a laissé bombarder le palais de Saint-Cloud, si la défense lui avait demandé ce sacrifice. Il aurait vu flamber ses cirques sans même exiger la moindre explication, sans té-

moigner le moindre regret. Ce fier Sicambre, un moment amolli, aurait brûlé, au lendemain de sa victoire populaire, ce qu'il adorait la veille, d'un cœur aussi léger qu'il a vu flamber l'empire qu'il haïssait de toute son âme.



Pour le pain, c'est autre chose. C'est le moins qu'on puisse exiger en échange du sang qu'on va verser pour la patrie. Pour Paris assiégé, le pain est une arme, et le Parisien y tient autant qu'à son fusil. Pas d'argent,

pas de Suisse, disaient jadis les mercenaires de la libre Helvétie ; pas de pain, pas de soldat, dit aujourd'hui le Parisien armé. Et on ne pourra pas l'accuser d'exagération gastronomique, quand au moment d'aller se faire tuer,

il ne demande qu'un morceau de pain. Mais ce morceau de pain, il le lui faut. Comment, sans ce morceau de pain, supporter sur les glacis du rempart les longues heures de faction ?

Sans pain, comment le corps tiendra-t-il contre les longues marches dans la boue et dans la neige?

Sans pain, comment se battre?

Et puis, pendant qu'il s'en va courir sus au Prussien, avec quoi vivront la mère et les enfants qu'il laisse au logis?

C'est là le grand souci du Parisien-soldat.

Il n'est donc pas étonnant qu'il n'ait pas écouté sans émotion les bruits inquiétants que les amis de M. de Bismark avaient répandus sur le rationnement possible du pain.

Le 10 décembre, date funeste, ce bruit courut dans Paris. Quelques rassemblements se firent à la porte des boulangers, dont les plus peureux avaient déjà épuisé toute la provision de pain.

Prussiens et pessimistes aidant, on crut un moment que la disette était à nos portes comme l'invasion. Les femmes ne se donnaient pas la peine de délibérer. Elles criaient.

La dignité du siège était menacée d'être troublée par une panique.

Paris revint bien vite de ses appréhensions, et une proclamation du gouvernement déclarant que nous étions « encore fort éloignés du terme où les approvisionnements deviendraient insuffisants » fit cesser les criaileries tout en désappointant pessimistes et Prussiens.

Les farines emmagasinées par le gouvernement étaient épuisées, telle était la réalité; mais il restait et il reste encore, grâce à Dieu! un stock énorme de blés.

Il s'agissait de réduire ces blés en farine et c'est à quoi l'on se mit à travailler avec ardeur.

Les moulins existants ne suffisant pas à produire la quantité nécessaire à la consommation journalière qui est de sept mille cinq cents quintaux, on installa six nouvelles meules de grande dimension à la gare du chemin de fer d'Orléans. Au chemin de fer du Nord, les puissantes locomotives qui nous remorquaient autrefois sur les rails, travaillent aujourd'hui à nous nourrir et font marcher des moulins à farine.

Mais le grand centre de fabrication se trouve à l'usine Cail, à Grenelle. Là, les meules à vapeur marchent nuit et jour. Deux cents nouvelles meules étaient installées le 18. Soixante-dix-huit autres marchent depuis le 20.

Enfin, à Créteil, deux moulins, armés de cinq paires de meules, remis en état, collaborent à l'alimentation de Paris.

Aux 338 paires de meules au service de l'Etat, il faut encore ajouter celles mises à la disposition du

ministre du commerce par un grand nombre d'usinières de la banlieue.

Aujourd'hui, les seuls moulins établis à Paris parviennent à donner chaque jour les sept mille cinq cents quintaux de farine indispensables à la Cité-Gargantua.

Après vingt-quatre heures d'un travail aussi actif, les meules ont besoin d'être repiquées. Les légères aspérités ménagées sur la surface plane de la meule, s'usent, s'émoussent; elles ne mordent plus le grain. Il faut alors la soumettre au rhabillage, c'est-à-dire reconstituer ces aspérités au moyen d'un marteau qui rétablit les rugosités primitives de la pierre. Cette opération prend deux heures de travail. Les ouvriers chargés de repiquer sont ordinairement pris parmi les mobiles du Centre et du Midi.

Afin d'augmenter la production, le blutage, au lieu de se faire à 20 et 30 pour 100, ne se fait plus qu'à 10 pour 100, ce qui donne, sur 100 kilogrammes de blé un rendement de 90 kilogrammes de farine.

Le pain renferme un peu plus de son, c'est vrai, mais le peuple de Paris n'en est pas à regarder si, au lieu de pain blanc, il mange d'excellent pain bis.

Il a du pain, et du pain très-savoureux, c'est tout ce qu'il demande.

Quant aux Cirques (*circenses*), il n'en a souci.

L'armée de Paris a d'ailleurs des magasins bien garnis où se trouvent tous les approvisionnements de bouche pour une armée en campagne.

Le plus luxueux de ces magasins est assurément le nouvel Opéra, plein de subsistances depuis les caves jusques aux combles.

Dans ce temple de l'art musical et chorégraphique sont entassés les morues et les harengs salés, le lard, le sucre, le café, les biscuits. Le local est immense et on l'a merveilleusement utilisé en grandiose magasin d'épicerie. Le cirque est devenu boulangerie, au grand avantage de la défense. Dans cette salle où s'empilent les uns sur les autres les barils de poissons fumés et les sacs remplis de denrées coloniales, on chantera et on dansera plus tard. Pour l'heure il n'y a que *José, hine, Marie-Jeanne et Valérie* qui aient le droit de contralto. Messieurs les Prussiens connaissent la tonalité puissante de ces virtuoses de notre artillerie de marine. Il est vrai qu'ils ne sont pas sensibles à ce genre de musique, car on ne les a jamais entendus crier : Bis!

Quel étonnant spectacle que celui de voir sur le

seuil de ces portes monumentales élevées par M. Garnier au pied des cariatides-lampadaires, ces grossières voitures de la campagne champenoise dont le naïf essieu contraste si vigoureusement avec les huit-ressorts pour lesquels sont faits ces beaux perrons et ces rampes aux balustres de marbre vert!

Il est vrai que, par réquisition gouvernementale, les pur-sang sont décrétés de mort et condamnés à l'abattoir les premiers. Pour le quart d'heure, on ne piaffe pas sous les marquises du nouvel Opéra et les coupés pas plus que les carosses dorés n'y ont accès. Les charrettes et les prolonges de l'armée y tiennent le haut du pavé. Elles viennent faire là, tous les jours, provisions de pains, de biscuits, d'épices et de victuailles salées. Il y en a toujours, même pour les derniers. Et il y en aura encore longtemps.

Il faut bien que nos soldats-citoyens aient l'haie longue, puisque la chasse aux Prussiens commence à peine et qu'on est décidé à les reconduire le plus loin possible.

Le Bastion 72. — Le bastion 72, dont le crayon consciencieux de notre dessinateur Grandière nous reproduit si fidèlement l'aspect pittoresque et redoutable, est un bastion admirablement placé. Il fait partie du 7^e secteur situé entre la ligne du chemin de fer de Versailles, rive gauche, et la Seine qui enserrme là Billancourt et le bois de Boulogne. Cette position est protégée par les forts de Vanves et d'Issy. C'est aussi un des points les plus exposés aux attaques des Prussiens, qui ont déjà fait quelques tentatives infructueuses contre les ouvrages avancés.

De ce secteur, dont la garde est confiée aux 15^e, 17^e, 41^e, 45^e, 72^e, 81^e, 82^e, 103^e, 106^e, 127^e, 131^e, 156^e, 165^e, 178^e et 187^e bataillons de la garde nationale, l'œil s'étend sur les bois de Meudon, de Ville d'Avray et sur les hauteurs de Saint-Cloud. Au loin, se profile la puissante silhouette du Mont Valérien. L'artiste, qui monte là sa garde sur les glaciés, peut mettre son temps à profit. C'est ce qu'a fait M. Grandière, qui nous l'a dessiné d'après nature, avec tous ses canons, ses mortiers, sa poudrière, ses casemates.

Comme tout cela est changé depuis le 4 septembre, où il n'y avait là que les travaux datant de 1840! Au moment de l'investissement, il y avait à peine à ce secteur, comme d'ailleurs à tous les autres, un ou deux canons fourbus, jetés dans l'herbe et abandonnés à toutes les injures du temps et des passants; aucun des travaux de défense n'était exécuté.

F. Félicité.

Le grand élu lui explique à voix basse les divers sens de ces stigmates. Cette explication ne peut être transmise que verbalement; dans aucun cas elle ne doit être confiée au papier.

A un signal, le bandeau qui couvre les yeux du récipiendaire tombe et lui laisse voir tous les Philadelphes groupés autour de lui dans une attitude menaçante. Leurs hachettes et leurs poignards sont dirigés vers sa tête et sa poitrine....

Le grand élu observe avec attention les sentiments qui se peignent sur le visage de l'adepte et les mouvements qui l'agitent.

Tout à coup un grand bruit se fait entendre à la porte de la loge; on distingue un tumulte de voix mêlé au son des crossés de fusil sur le plancher.

Bientôt ces paroles retentissent :

— Au nom de la loi, ouvrez!

Les Philadelphes paraissent en proie à la frayeur la plus vive.

— Nous sommes perdus! s'écrient-ils.

Le grand élu va droit à l'adepte, coupe ses liens et lui montrant une issue dérobée, il lui dit :

— Vous pouvez fuir si vous le voulez, il en est encore temps.

— Et vous? demande le récipiendaire.

— Nous, nous restons à notre poste.

— Je reste donc.

— Songez que c'est peut-être la mort qui vous attend.

— Je mourrai.

— Ou tout au moins la captivité.

— Je serai captif.

Aussitôt la porte de la loge cède sous l'effort d'une compagnie de soldats.

L'officier qui les commande dit d'une voix tonnante :

— Au nom de la loi, vous êtes tous prisonniers!

LE GRAND ÉLU. — Soit... d'autres accompliront notre tâche.

L'OFFICIER. — Quel est l'homme que je vois demi-nu contre ce poteau?

LE GRAND ÉLU. — Un de nos frères.

L'OFFICIER. — Que voulait-il?

LE GRAND ÉLU. — Ce que nous voulons tous : affranchir la nation et frapper au cœur la tyrannie.

L'OFFICIER (à l'adepte). — Est-ce vrai?

L'ADEPTE. — C'est vrai.

L'OFFICIER (à l'adepte). — La situation où je vous trouve est au moins extraordinaire, et tout semble indiquer que vous avez pu céder à une pression. Êtes-vous ici de votre gré?

L'ADEPTE. — De mon plein gré.

L'OFFICIER. — Vous vous perdez...

L'ADEPTE. — Peu m'importe!

L'OFFICIER. — L'État, dont je suis le représentant, vous offre une voie de salut... Faites des aveux, et je vous garantis la vie et la liberté.

L'ADEPTE. — Je ne veux ni de l'une ni de l'autre à ce prix.

L'OFFICIER. — Soldats, emparez-vous de ces hommes!

Une lutte s'engage.

Les Philadelphes se replient au fond de la loge.

— Rendez-vous! s'écrie l'officier.

— Jamais! répondent-ils.

— Soldats, faites votre devoir!

A ces mots, les soldats couchent en joue les rebelles; mais ceux-ci, appuyés contre une cloison tournante, disparaissent avant que les fusils aient fait feu.

Les soldats n'en déchargent pas moins leurs armes à travers ce mur mouvant.

Un nuage de fumée remplit la salle.

Cet incident achève de compléter l'épouvante et la surprise de l'adepte, qui se demande par quel miracle il a pu échapper à cette décharge.

Demeuré en face de lui avec ses hommes, l'officier lui dit :

— Vous voyez que vos frères vous ont indignement abandonné. Leur fuite vous dégage envers eux.

— Rien ne peut me dégager de mon serment, répond l'adepte.

— Quoi! pas même la certitude d'un sacrifice inutile?

— Ma récompense est au fond de ma conscience.

— Redoutez tout de la justice!

— Je suis prêt à comparaître devant elle. Elle me trouvera comme à présent muet et inébranlable.

L'officier semble hésiter un instant.

— Retirez-vous, dit-il à ses soldats.

Puis, il frappe trois coups sur un timbre.

Au même moment, tous les Philadelphes repaissent et viennent se ranger comme précédemment autour de l'adepte.

A l'heure qu'il est, tout est en ordre. Les provisions de boulets et d'obus sont entassées dans les casemates, revêtues d'un gazon qui ne demande que le printemps pour verdoyer. Chaque pièce est largement pourvue, et les Prussiens n'ont qu'à venir.

Ils verront comme les gardes nationaux, cette milice dont M. de Bismark se moquait si volontiers, sauront les recevoir. Il y a dans quelques compagnies du bastion 72 quelques gaillards qui ne demandent qu'à échanger une politesse avec les soldats du roi Guillaume. Ce sont des artistes, et M. de Moltke rirait bien de leur outrecuidance. Mais ces artistes sont de vrais patriotes. Avec notre collaborateur Grandsire, sont là, pour défendre la patrie, Bauër, du *Moniteur universel*, Fremyn, notaire, les peintres Morlon et Déglise. Tous manient le chassepot aussi habilement que la plume ou le pinceau.

Les Allemands peuvent venir au bastion 72 prendre des leçons. Les cours sont ouverts. Les professeurs sont tout prêts.

L'église de Saint-Lucien occupée par les francs-tireurs de la Presse. — Quand on a passé le fort de l'Est de Saint-Denis, et qu'on suit la route de la Courneuve, on barbote aujourd'hui dans un véritable lac de boue. Au delà du village, dont la plupart des maisons ont été atteintes par les boulets ennemis, jusqu'au Bourget, la plaine n'est qu'une vaste flaque d'eau. Les ruisseaux du Crould et de la Mallotte sont gonflés et débordés; l'étang formé par le Rouillon a débordé également, et ses eaux baignent les pieds des saules jusqu'à mi-tronc.

Au milieu de ce marécage boueux s'élève une oasis de pierre, l'église de Saint-Lucien, où s'est réfugié un poste des francs-tireurs de la Presse. Le gouvernement vient de leur donner un uniforme semblable à celui de tous les autres corps de francs-tireurs. Cela les a un peu contrariés sur le moment; mais ils se sont consolés en cousant sur la manche gauche de leur vareuse un insigne en drap écarlate : une étoile d'où partent deux éclairs.

Je ne sais si les francs-tireurs de la Presse, dans l'église de Saint-Lucien, disent beaucoup de prières selon le rituel, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'ils prient Dieu pour qu'il leur amène beaucoup d'Allemands sous le canon de leurs carabines.

Quête aux flambeaux sur les boulevards. — Au moment de quitter Paris pour marcher à l'ennemi, certains bataillons de la garde nationale avaient charitablement pensé aux misères que quelques-uns allaient laisser derrière eux. Une bonne et

naïve pensée leur était venue, celle de solliciter pour ceux qui seraient veuves ou orphelins demain la charité parisienne. Des quêtes publiques furent organisées, et pendant quelques soirs on a vu sur les boulevards des gardes nationaux portant des torches et présentant aux passants l'aumônière dans laquelle chacun s'empressait de jeter ce qu'il pouvait. Cela manquait peut-être de dignité, mais cela parlait d'un bon naturel, et nous sommes dans un moment à ne pas trop regarder à l'étiquette quand il s'agit de faire le bien.

Le général commandant la garde nationale a pensé qu'en quêteant pour ses familles malheureuses la milice citoyenne dérogeait. Il a interdit les quêtes sur la voie publique, pensant que, puisque l'État se chargeait des veuves et des orphelins que va faire le feu de l'ennemi, il était inutile d'intercéder pour eux auprès des promeneurs.

Mais l'État pourra-t-il tout faire, et a-t-il rayé de sa règle de conduite ce vieil adage : *Un peu d'aide fait grand bien ?*

MAXIME VAUVERT.

NÉMÉSIS

(Suite et fin)

La philosophie même est morte en Allemagne, mais peut-on dire que la sophistique germanique ait jamais vécu? Fantôme nébuleux et mobile, elle transformait incessamment ses vaines apparences. C'était le nuage d'*Hamlet*, dans lequel Polonius, d'un instant à l'autre, voit une baleine, un chameau, une belette. De même, l'œil de l'observateur discernait successivement dans cette masse flottante, le pour et le contre, l'esprit et la matière, le moi et le non-moi, la fatalité et le libre arbitre. Chaque coup de vent nouveau bouleversait et métamorphosait le système. Kant et Fichte, Schelling et Hegel embrassaient tour à tour la nuée décevante et s'évanouissaient dans sa brume. Comme le Saturne antique, la philosophie de l'Allemagne, bâillant à vide dans sa sphère grisâtre, a dévoré ses enfants. Aujourd'hui, après tant de rêves transcendants, tant d'ascensions chimériques, elle est tombée dans le chaos d'un panthéisme grossier. Cet idéal tant vanté aboutit au matérialisme de Buchner, à la force primant le droit de Bismark, et aux canons de la fonderie Krupp.

Une seule province reste à l'Allemagne de l'em-

pire spirituel qu'elle croyait avoir à jamais conquis, la contrée souterraine et froide de l'érudition. Tout un peuple de savants est là, patients et minutieux comme des gnomes, enfoncés dans les fouilles des langues, rampants dans les dédales des mythologies et y trouvant parfois des trésors. Mais que d'alliages et que de scories ils y mêlent! Cette science pleine de colosses comme l'antique Egypte, est, comme elle, frappée de la Plaie des ténèbres. Si l'esprit français ne venait y mettre l'ordre et la lumière, elle resterait à l'état de fatras et de *barathrum*. « On trouve de l'or dans le sable, a dit Goëthe; on n'y trouve jamais de vases ciselés. » C'est l'emblème frappant de la science allemande. L'or brut s'y trouve en abondance; mais pour qu'il entre dans la circulation générale, pour qu'il s'applique aux usages du progrès et de la culture, il faut qu'une main française le modèle et le dégrossisse. — En somme, anéantissement littéraire, dépérissement philosophique, science incohérente et confuse, tel est le bilan de l'Allemagne actuelle. Pas un poète chez elle depuis Goëthe et Henri Heine, qui aille à la cheville d'un Victor Hugo ou d'un Lamartine; pas un romancier dont on puisse écrire le nom à cent pied au-dessous de ceux de Balzac et de George Sand; un théâtre maïs et stérile qui vit de nos dessertes, et de nos redites; une peinture emphatique et creuse qui n'est que de l'idéologie colorée, la musique ailée et sublime de Weber et de Beethoven devenue la sorcière criarde qui fait son sabbat dans les opéras de Richard Wagner. Voilà où en est la race qui proclame notre décadence, décrète notre ruine et souhaitait l'autre jour, par la voix d'un professeur de Berlin, « que l'Allemagne pût exterminer la France, comme l'Amérique pourrait à la rigueur exterminer les Peaux-Rouges. »

C'est peut-être la conscience secrète de son épuisement spirituel qui a rejeté l'Allemagne entre les bras de la force et la ralliée sous la dictature de la Prusse. Mais ces instincts de violence et de destruction, de rapine et de vandalisme qu'elle fait éclater aujourd'hui, existaient sourdement en elle. La Prusse n'a fait que les enrôler, les discipliner et les mettre en marche. Une immense illusion régnait sur l'Allemagne dans notre pays. La légende avait formé entre elle et nous le plus trompeur des mirages. Nous l'avions peuplée des figures idéales ou débonnaires de ses poètes. Ce n'étaient que savants ingénus, étudiants rêveurs, fiancés platoniques, patriarches contemplatifs assis sous les tilleuls de leur petite ville. On eût dit que, passé le Rhin, la nature humaine retombait dans l'innocente enfance de l'Eden. Hermann et Dorothee, Werther et Char-

LE GRAND ÉLU. — Vous venez de subir cette épreuve avec une fermeté digne d'éloges. Les événements qui viennent de se passer sous vos yeux vous enseignent qu'un grand nombre d'embûches et de pièges vous attendent au dehors. Sachez leur opposer comme aujourd'hui une juste méfiance et un front hautain. A partir de cette heure, vous êtes digne d'être des nôtres et d'être désormais admis à nos rites les plus secrets.

Le grand élu s'adresse aux assistants :

— Est-ce bien votre avis, mes frères?

TOUS LES PHILADELPHES. — C'est notre avis.

LE GRAND ÉLU. — Frères servants, veuillez conduire l'adepte au vestiaire et le revêtir du costume de notre société.

Cette formalité remplie, l'adepte est ramené devant le grand élu.

LE GRAND ÉLU. — Eclaireurs, dignitaires, et vous tous, Philadelphes, debout et à l'ordre! Aidez-moi, par vos acclamations ordinaires, à recevoir un nouveau frère.

Acclamations.

Le grand élu embrasse le récipiendaire et lui désigne la place qu'il devra occuper dans la loge.

Le moment de la clôture est arrivé.

LE GRAND ÉLU. — Premier éclaireur, quelle heure est-il?

LE PREMIER ÉCLAIREUR. — Midi, très-vénérable grand élu.

LE GRAND ÉLU. — Deuxième éclaireur, à quelle heure avons-nous coutume de fermer nos travaux?

LE DEUXIÈME ÉCLAIREUR. — A midi, très-vénérable grand élu.

LE GRAND ÉLU. — Puisqu'il est midi, je ferme la loge par les applaudissements d'usage.

Nous n'avons pas à discuter ici l'importance et le sérieux de ces cérémonies, qui, des Philadelphes, devaient plus tard se perpétuer en Prusse chez la secte du Tugendbund (*Union de la Vertu*), et en Italie chez la secte des Carbonari.

Nous ne voulons donner ici que des informations historiques.

Les deux pièces ci-dessus étaient accompagnées d'autres pièces de moindre valeur, ayant rapport à des règlements généraux.

Ceux-ci, par exemple, que nous réduisons à leur plus simple exposé :

L'année des Philadelphes commence le 10 mars, onze jours avant l'équinoxe du printemps.

En voici le motif.

Il est avéré que le Très-Haut employa onze jours pour débrouiller le chaos; savoir :

Le premier jour, il organisa la pensée;

Le deuxième jour, il organisa la matière;

Le troisième jour, il organisa l'attraction;

Le quatrième jour, il organisa l'union des principes ou force reproductive.

Ensuite, ayant chargé les anges, ou génies déjà existants sous ses ordres, de le seconder dans ses opérations, l'Eternel, — comme il est dit dans la *Genèse*, — créa le monde en six autres jours, qu'ils complètent les onze jours traditionnels.

Le septième jour de la création, Dieu se reposa et admira son œuvre.

Ce jour de fête fut, pour les êtres auxquels il venait de donner l'existence, le premier jour du premier printemps de l'an premier du monde, — mais le douzième de son travail.

Voilà donc la raison, appuyée sur l'Écriture, qui a décidé les Philadelphes, comme les anciens patriarches, à faire choix du mois de mars pour le premier de leurs mois de verdure.

Le jour du 10 mars est consacré à Dieu par la reconnaissance du genre humain.

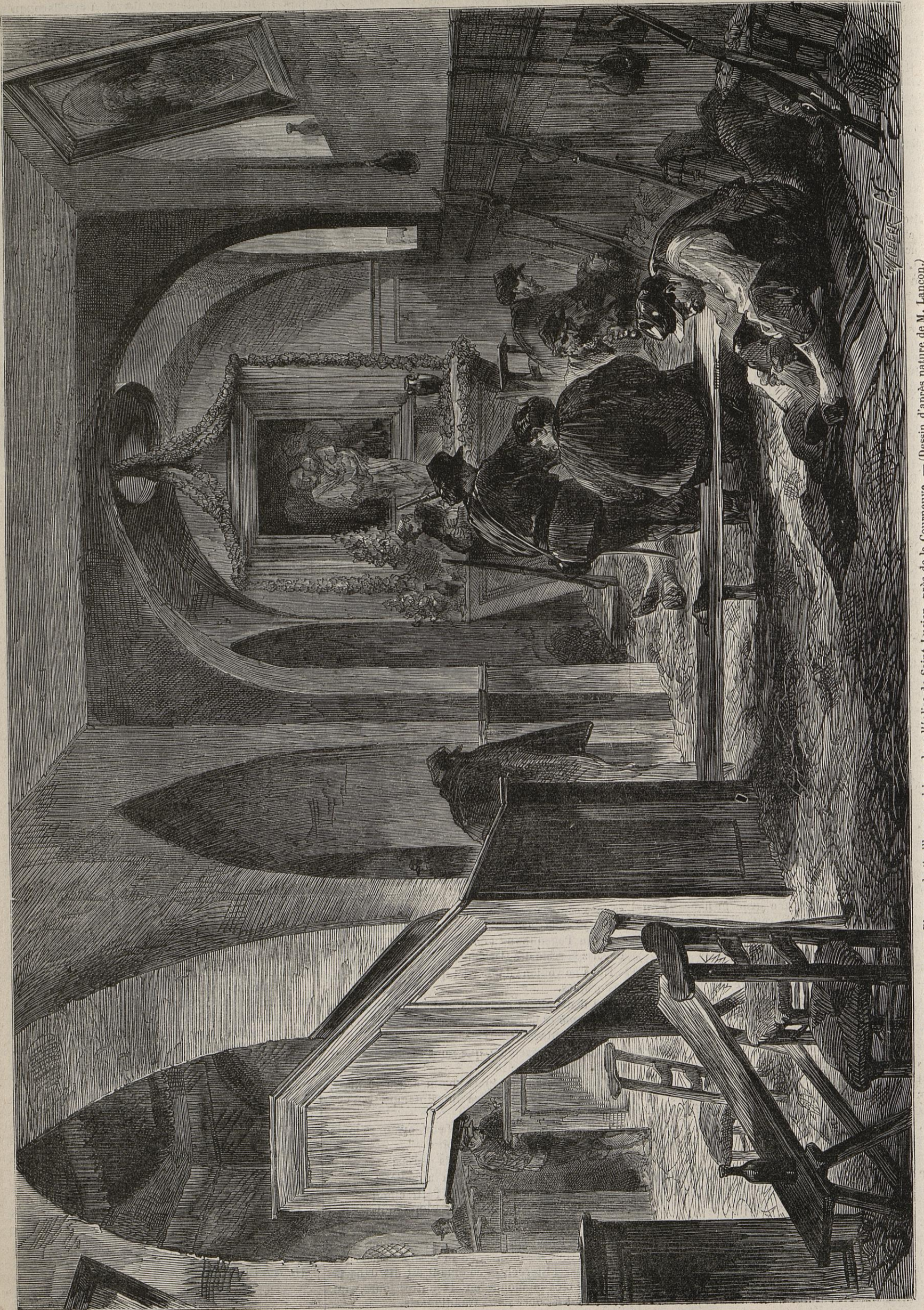
L'année des Philadelphes est composée de trois cent soixante-cinq jours, conformément à l'usage européen. Elle est divisée en onze mois, en mémoire des onze jours de la création.

Les neuf premiers ont trente-trois jours chacun, les deux autres trente-quatre; et, lors des années bissextiles, le dernier mois a trente-cinq jours.

Suivent les divisions en saisons et en semaines, — que nous croyons pouvoir retrancher, — ainsi que la nomenclature des fêtes, qui, calquées sur celles des Républicains et des Théo-Philanthropes, étaient consacrées à l'Enfance, à l'Adolescence, à la Jeunesse, à la Paternité, à la Santé, à la Vertu, à l'Honneur, au Courage, à l'Industrie, à la Vieillesse, à la Caducité, etc., etc.

CHARLES MONSELET.

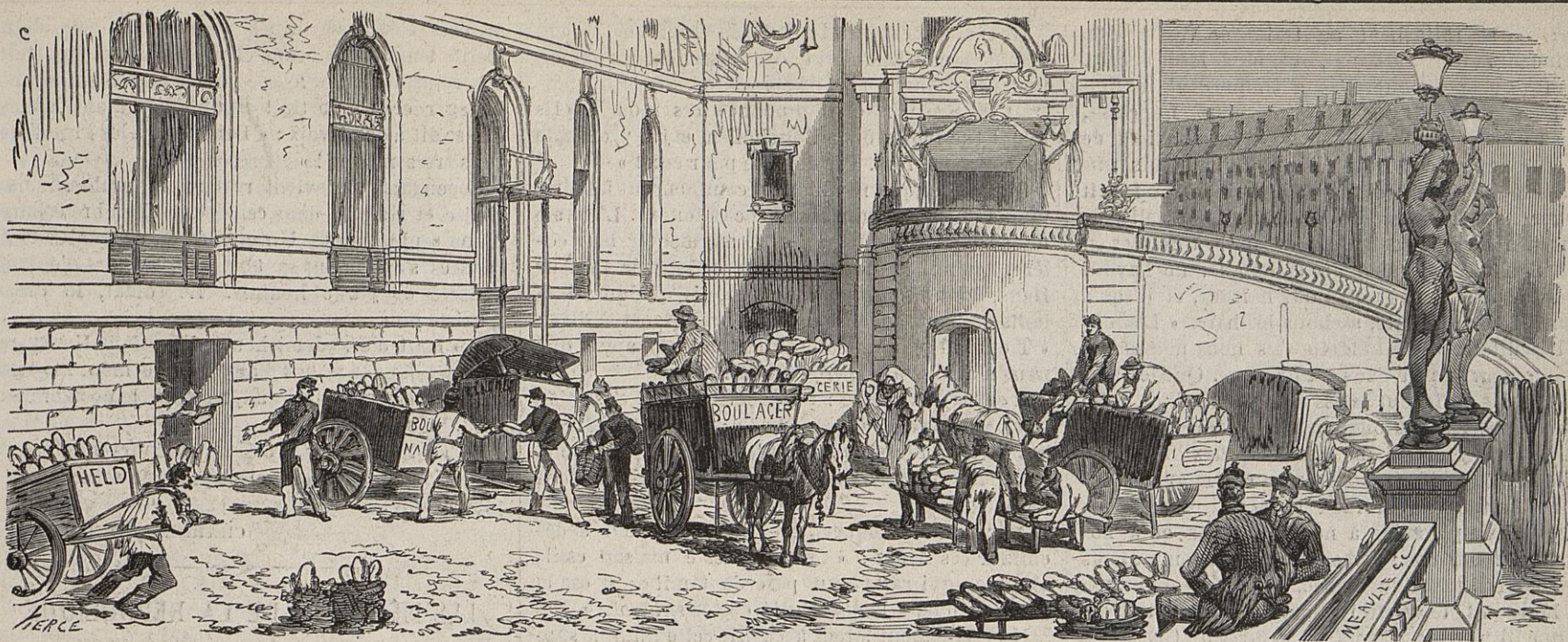
(La suite au prochain numéro.)



AUX AVANT-POSTES. — Bivouac de tirailleurs parisiens dans l'église de Saint-Lucien, près de la Courneuve. — (Dessin d'après nature de M. Langon.)

le
p
r
q
s

ce
ra
q
le
pe
le
co
la
h
ch
ge
ch
pr
pa
Fr
et
ré
da
gu
po
so
bo
gi



La sortie du pain de munition emmagasiné au nouvel Opéra.

lotte. Max et Thecla, rangés sur la première file, en groupes idylliques, nous cachaient le peuple de proie qui derrière, formait contre nous ses hordes.

L'idéalité est la rare élite et l'exception en l'Allemagne. Au fond, la race est âpre et sauvage. C'est elle qui, de tout temps, a produit les soldats les plus durs, les plus perfides diplomates, les banquiers les plus retors, les princes les plus corrompus et les plus pervers. Aucun peuple n'a fait aussi cruellement la guerre et l'usure. Sa blonde bonhomie n'est que le masque d'un machiavélisme sournois. La candeur germanique est un sépulchre blanchi. Etrange vision que celle d'avoir pris pour une vertueuse Arcadie le pays de Tilly et de Wallenstein, de Frédéric et de Blücher, de Kaunitz et de Bismark! L'invasion nous a réveillés; ne nous rendormons plus dans ces rêves. En courtisant Marguerite, défions-nous de Faust et des poisons mortels qu'il distille dans son alambic. Nous n'irons plus au bois de l'idylle allemande, ses vergissmein-nicht sont tachés de sang.



Les caves du nouvel Opéra renfermant les réserves de lard pour l'armée.

Nous savons maintenant comment Hermann, enrégimenté par la Prusse, se comporte en pays conquis, et quel uhlan expert aux réquisitions fait Werther coiffé de son casque à pointe. — Un de leurs poètes reléguait l'Allemagne dans l'empire de l'air; nous l'avons cru sur parole, et les yeux levés vers le ciel, nous cherchions cette Muse angélique parmi les étoiles... Voilà que de cet azur où nous plongeons nos regards, descend, griffes ouvertes, avec des cris voraces, une bande de vautours!

Après nous avoir conquis, l'Allemagne prétend nous instruire! Il est une vertu du moins que nous aurons apprise à sa rude école, la haine: — la haine sainte, la haine nationale, le ressentiment durable et acerbé des outrages subis et des affronts supportés. L'Allemagne n'oublie rien, elle est vindicative à tourance, elle a des rancunes séculaires. Le même mot, dans sa langue — *vergeben* — veut dire pardonner et empoisonner. — Ses griefs contre seulement nous ne remontent pas aux guerres du premier Em



LE NOUVEL OPÉRA MAGASIN D'APPROVISIONNEMENT. — Distribution et répartition des provisions. — (Dessins d'après nature de M. Vierge.)

AUX AVANT-POSTES. — Bivouac de tirailleurs parisiens dans l'église de Saint-Lucien, près de la Courneuve.

pire; ils se rattachent au traité de Westphalie, à l'incendie du Palatinat, et plus loin encore, à toute sorte de querelles gothiques et immémoriales dont, avec notre légèreté française, nous avons perdu la mémoire. On se souvient de cet étudiant rencontré par Henri Heine, dans une brasserie de Gœttingue, qui lui dit qu'il fallait venger dans le sang des Français le supplice de Conradin de Hohenstaufen, décapité à Naples en 1268. Sans avoir la mémoire si longue, ne l'ayons plus si légère. Tant qu'ils nous haïront, et jusqu'à réconciliation parfaite, sachons les haïr. « L'ennemi héréditaire », c'est ainsi qu'ils nous nomment; entrons pour moitié dans cet héritage. Que les horribles plaies qu'ils ont faites à la patrie dans cette guerre atroce, crient longtemps vengeance. Qu'entre eux et nous se dresse une Némésis inflexible! Même après la paix, défilons-nous de leurs émigrants qui reviendront, avec de faux sourires, redemander leur place de parasites à nos industries et à nos foyers. Repoussons l'invasion masquée comme nous repoussons l'invasion armée. Souvenons-nous que ces hôtes ont été des traîtres, et qu'ils nous ont espionné, dix ans, à travers les fissures du Cheval de Troie.

Nemesis Germanica : le Prussien de Versailles ne croyait pas si bien dire. *Germanique* était le titre que Rome décernait aux guerriers qui avaient refoulé les hordes barbares dans leurs bauges de la forêt hercynienne. Le canon tonne, Paris combat, la France le rejoint; la victoire revient à nos drapeaux relevés : Trochu et Ducrot gagneront bientôt ce glorieux surnom.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(*La Liberté.*)

FIN

THÉÂTRES

SCÈNES DE LA VIE DE SIÈGE

LA MAISON DES UHLANS

I

Les quatre uhlands sont de bonne humeur ce soir-là. On leur a permis d'occuper, à l'entrée du bois de Meudon, une jolie maisonnette, et d'y passer la nuit. Les uhlands sont enchantés, car les nuits d'hiver sont terriblement froides cette année dans le beau pays de France.

Ils entrent joyeusement dans la maison inhabitée, une sorte de chalet brodé de lierre. Le désordre de l'intérieur, les chaises renversées, les tiroirs demeurés ouverts, le tapis piétiné, tout indique qu'elle a été abandonnée subitement par ses locataires. Une seule chambre au premier étage a conservé un caractère de soin et même de coquetterie : c'est évidemment une chambre de jeune fille.

Les quatre uhlands ont vite fait d'explorer la maison du haut en bas, en bas surtout où est la cave. Le tailleur Hans y a découvert quelques bouteilles recouvertes de vénérables toiles d'araignée, qu'il remonte avec un air de triomphe; le gros brasseur Salomon le suit, une charge de bois sur les bras. On s'installe dans la salle à manger : une table est dressée; le feu s'allume, les pipes se bourrent, les cartes sont tirées.

Les quatre uhlands boivent méthodiquement, à l'allemande. Peu à peu ils s'animent, ils s'égayent. Leurs plaisanteries ont la lourdeur des gros papillons qui s'abattent en été autour des lampes. Ils deviennent rouges et se balancent sur leurs sièges. Leurs rires sont bruyants. — Tout à coup un énorme coup de canon parti du Mont-Valerien leur impose silence.

Leurs poings se ferment, les traits de leurs visages se contractent, leurs regards s'assombrissent. « Encore! murmurent-ils; toujours cette musique d'enfer! — Oh! Paris! s'écrie le docteur Léopold avec un accent de fureur; oh! Paris et les Parisiens! — Nous leur ferons payer cher leur longue résistance, ajoute le tailleur Hans. — Pas de pitié pour eux! dit le brasseur Salomon! pas de pitié! n'est-ce pas, Henry? »

Henry, qui est un étudiant de vingt ans, blond comme le potage à l'orge, ôte de ses lèvres pour un instant sa longue pipe de porcelaine, ornée du portrait de Schiller, et il prononce ces mots : « Ils m'ont tué mon frère à Reischoffen, et j'ai promis de venger mon frère. Pas de pitié pour eux! »

Sur ce, les quatre uhlands recommencent à boire, tandis que le canon recommence à tonner. L'ivresse ne tarde pas à les gagner et à augmenter leur colère. Au milieu de leurs imprécations, le tailleur Hans, dont les regards errent depuis quelques instants de l'autre côté de la chambre, se met à dire : « Tiens! il y a au coin de la glace un papier que nous n'avions pas aperçu en entrant. »

Il se lève et ajoute : « Une lettre! Oui, c'est bien une lettre, et à nous adressée; voyez plutôt: *A messieurs les Prussiens...* On n'est pas plus honnête, en vérité. — Lis-nous cela, Hans. — Hans, nous t'écoutons. »

A travers ses hoquets, le tailleur parvient à déchiffrer ces lignes : « Cette modeste maison est le seul bien qui reste à un père de famille; il ose la recommander à la générosité de ses ennemis. »

Un ricanement féroce accueille cette humble supplique. « De la générosité! s'écrient les uhlands; pour qui nous prend le bonhomme? — En voilà, de la générosité! continue le gros brasseur Salomon en lançant son verre contre la glace, qui se brise en éclats. — Il y a des chaises de trop, brûlons-les! dit Léopold; au feu les chaises et les rideaux! »

La proposition est acclamée avec transport; les quatre uhlands ne se sentent pas de joie; ils étaient rouges tout à l'heure, à présent ils sont cramoisis. Ils chantent, ou plutôt ils croient chanter, mais le fait est qu'ils mugissent, comme pour justifier le verbe de Rouget de l'Isle. Les bouteilles succèdent aux bouteilles; les cartes nagent dans le vin; le vin souille le plancher. Une partie de la nuit se passe ainsi.

Lorsqu'ils ont assez bu, les quatre uhlands songent au sommeil. Chacun d'eux s'arrange pour dormir le plus commodément possible. « Je prends le canapé, dit le tailleur. — Et moi le fauteuil, dit le docteur. » Le gros brasseur ronfle déjà philosophiquement sous la table où il vient de rouler.

Le moins ivre des quatre uhlands, l'étudiant Henry, dit :

— Moi, je prends la chambre du premier étage.

II

Une bougie à la main, l'étudiant Henry arrive dans la chambre du premier étage, une chambre propre, tendue d'un papier clair avec de petites fleurs qui semblent sourire. Dans un coin est un lit de pensionnaire. Les meubles sont simples, mais bien époussetés.

Sur un guéridon, une corbeille à ouvrage renferme une tapisserie commencée, ainsi que plusieurs pelotons de laine de diverses couleurs. Ça et là, d'autres menus objets trahissent la présence d'une jeune fille. De tout cela s'exhale un parfum doux, bon, discret, — qui, pendant quelques minutes, tient l'étudiant Henry arrêté sur le seuil de cette chambre.

Le contraste avec la salle qu'il vient de quitter est tellement saisissant, qu'il ne peut se défendre d'une surprise émue. Insensiblement les vapeurs du vin se dissipent. L'étudiant Henry promène ses regards autour de lui avec une curiosité presque craintive.

Il touche timidement aux dentelles, aux boîtes, aux rubans oubliés sur la cheminée. Sa main se dirige vers une tablette qui supporte une douzaine de livres : *les Encouragements de la jeunesse, les Contes à ma fille, les Beautés de l'histoire d'Angleterre*, etc. Ce sont des livres gagnés aux distributions de prix. Sur le plat gaufré des volumes on lit : « Institution des demoiselles Gerbier, à Sèvres, Grande Rue.

L'étudiant Henry passe la main sur son front. Il ne sait ce qu'il éprouve, il ne se sent plus le même. Ce qu'il voit, ce qui l'entoure, l'atmosphère qu'il respire, le reportent bien loin de là, là-bas, dans son pays d'Allemagne, — où il y a une chambre pareille à celle-ci.

Vainement cherche-t-il à rappeler son insouciance et sa libre humeur. En levant les yeux, il aperçoit

au-dessus de la cheminée un portrait, celui d'une vieille femme aux beaux cheveux blancs, aux traits empreints de calme et de tendresse, et qui semble le regarder. Ce portrait trouble l'étudiant Henry, qui se dit à demi-voix : « Bah! toutes les grand-mères se ressemblent! »

Cependant, il devient rêveur. Il tombe sur une chaise, et reste là, dans cette petite chambre éclairée d'une seule bougie. Un monde de souvenirs et de pensées s'agite dans sa tête, — souvenirs d'enfant, pensées de jeune homme. Le soldat, le uhlan n'existe plus...

Au bout d'une demi-heure, l'étudiant Henry redescend dans la salle à manger où dorment ses compagnons d'orgie. Un d'eux, réveillé, le docteur Léopold, lui dit :

— Tu ne te couches donc pas, Henry?

— Non, répond celui-ci, je préfère aller fumer ma pipe dehors.

CHARLES MONSELET.

LES MÉMOIRES DE LA RÉPUBLIQUE

GRILLE (suite et fin)

Notre dernier extrait montrait les Angevins triomphant d'une dernière et suprême attaque de l'armée vendéenne.

« Quatre heures sonnaient à Saint-Maurice, quand le siège fut levé, quand le feu de l'ennemi s'éteignit peu à peu et qu'on put croire à la délivrance de la ville.

« Quels cris de joie à cette nouvelle! Vive la nation! vive la troupe! vive la garde nationale! vivent les municipaux et les notables! vivent les Angevins! vive la République! On sautait, on dansait, on s'embrassait, et puis tout à coup on s'arrêtait en frissonnant. Si c'était un piège, une feinte! si les Brigands s'en allaient pour revenir! Aux armes! ne bougez pas, ne quittez pas les remparts et les portes! Personne encore n'osait mettre le pied hors des murs.

La distribution des sabots.

Une si belle défense ne tarda point à être récompensée. On distribua des sabots à tous ses acteurs. « La circulaire suivante fut affichée :

Le ministre de la guerre aux soldats de la République.

« Frères et amis,

« Le Comité de salut public m'a chargé de donner des ordres pour qu'il fût distribué à chacun de vous une paire de sabots, que vous seriez invités à porter hors des moments de service.

« Cette disposition est une nouvelle preuve de la sollicitude du Comité pour tout ce qui peut éloigner des défenseurs de la patrie les incommodités et les besoins. Les sabots vous offrent la chaussure la plus saine dans cette saison. Elle vous garantira de l'humidité et du froid dans les moments de repos; elle vous en garantira encore dans les moments de service et de marche, parce que vous aurez pu faire sécher vos souliers; elle diminuera enfin la consommation des souliers que vos fatigues et la mauvaise foi des fournisseurs ont rendue excessive et qu'il convient de modérer, tant pour assurer une bonne préparation des matières que pour avoir le temps d'en surveiller la confection.

« Vous vous empresserez sans doute, frères et amis, de seconder les vues du Comité de salut public, en vous munissant vite d'une bonne paire de sabots. Les commissaires des guerres sont chargés de vous les faire délivrer sur votre demande. Il ne vous sera fait aucune retenue pour cette fourniture; cependant le Comité veut que, lorsqu'ils se trouveront perdus par votre faute, vous en supportiez la dépense.

« La patrie prévendra toujours vos besoins avec l'attention et la libéralité d'une mère tendre et reconnaissante des sacrifices que vous faites pour elle; mais vous devez aussi, en enfants soigneux et économes, ne négliger aucun moyen de lui épargner des efforts et des frais. »

J. BOUCHOTTE.

La réaction.

« Mais vient la réaction sanglante, atroce. Il faut s'en rendre compte encore une fois pour n'y plus revenir.

« Dans les maisons, les boutiques, les granges, on trouva des milliers de cadavres d'hommes et de femmes, les uns morts de blessures, les autres de maladies. Chez Grille-Copardière, dans sa cave, au faubourg Saint-Michel, il y avait des Brigands noyés dans le vin. Les tonneaux étaient défoncés, les bouteilles vides.

« A Saint-Denis (une auberge de la butte du Pélican), on enfonça la chambre du premier étage, qui était fermée, et l'on trouva toute une famille en rond morte autour d'une table : père, mère, enfants, le chapelet à la main, tombés là de peur et de misère.

« L'armée royale et catholique n'avait presque pour vivre que des noix. On vit à la Grosse-Pierre des amas de coquilles. Dans les cours et les écuries, sous la paille, sous le foin, on découvrait à chaque instant des religieuses et des pauvres femmes toutes tremblantes qui se jetaient aux pieds du vainqueur les mains jointes. Il y en eut de sauvées, il y en eut de perdues. Il se vit là des traits admirables de compassion, et aussi (que ne le puis-je taire!) il se commut des actes d'une brutalité hideuse et de la plus atroce barbarie.

« Le Comité révolutionnaire intervint. Il réclama ses victimes et sa proie. Mission terrible! on faisait de la liberté par la terreur. Mais n'oublions jamais les circonstances.

« Le comité d'Angers se composait d'hommes élevés doucement, et qui, tous gens de magasin ou de métier, faisaient avec probité leur commerce : un chapelier, un confiseur, un marchand de papier, et ainsi des autres. Le chapelier avait pour fils un joli enfant, qui, aux jours de fête, montait sur le char de la Liberté et en faisait le génie sur les genoux de sa mère. Dix ans après, il jouait un rôle brillant dans nos armées spéciales.

« Mais ne perdons pas le fil des événements. Les moutons devinrent des loups. Ne jugez pas de ce temps par le vôtre; vous ne savez pas, vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est que deux ans de terreur et de guerre civile.

« Nous étions tous des loups : Brigands et Bleus. Ceux qui, échappés et vivants, disent le contraire, sont des hypocrites.

« La guillotine, qu'on avait mise en vacances pendant le siège, reprit son cours et fonctionna de nouveau et de plus belle.

« Pour aller plus vite, on fusilla au port de l'Ancre, qui faisait face à la rue du Canal, en vue de tout le monde, au dedans de la ville.

« Tout ce qu'on prit dans la journée du 5 décembre, petit ou grand, jeune ou vieux, homme ou femme, tout, sans rémission, y passa.

« Dix nonnes furent tuées d'une seule décharge. Des femmes aussitôt les dépouillèrent.

« Voici comment on procédait : si l'on fusillait des hommes, les femmes n'y venaient qu'en spectatrices, c'était aux maris qu'appartenait la dépouille; si l'on fusillait des femmes, les hommes regardaient, les femmes travaillaient.

« Comment appelait-on cela tout bas? Le partage des tigres.

« Je connais un perruquier dont le beau-père, qui était revendeur à la laiterie, avait fait fortune en achetant sur place, au moment de l'exécution, les vêtements des Brigands qu'on tuait. Il ne donnait qu'un petit prix pour ces défroques sanglantes; mais, quand il les avait fait bien lessiver, il les vendait fort cher et fort bien. Ce n'est pas tout : les Brigands avaient pour habitude de coudre leurs louis d'or dans la doublure de leurs habits. Le marchand savait cela, mais il ne le disait pas, et, sans qu'on s'en doutât, il fit plus d'une fois de bonnes trouvailles.

« Il a gagné à ce commerce deux ou trois maisons sur le pavé d'Angers.

« Jusqu'où peut aller l'esprit de vertige! Le 16 frimaire, au matin, les représentants du peuple prirent un arrêté portant que les têtes des Brigands tués pendant le combat de deux jours seraient cou-

pées, disséquées, exposées sur les remparts au bout des piques.

« La municipalité reçut cet arrêté en frémissant. Elle se crut à Constantinople. Des médecins et des chirurgiens furent mandés. On fit mine d'obéir, on n'obéit point. Les heures se passèrent, la fièvre se calma, on ne donna pas suite à ces ordres, et la civilisation, la France, la République, n'eurent pas à pleurer sur un pareil spectacle.

« L'arrêté resta mort-né sur les registres.

« Nous eûmes trois à quatre cents hommes de tués ou de blessés. Les Brigands laissèrent deux mille des leurs sous les murs de la ville; mais les pertes qu'ils firent ensuite furent incalculables. Les bandes mouraient de froid sur les chemins; des paroisses entières tombaient et restaient dans les fossés. Nos paysans les plumaient tous, comme ils disaient, et ensuite il fallait les battre pour les contraindre à les enterrer dans leurs sillons. »

La politesse au combat.

A côté de ces lugubres scènes, on en trouve avec bonheur d'autres, terribles encore, mais dont le contraste charme cependant :

« Il marcha jour et nuit, fit des prodiges de résolution et de vitesse, et se trouva déboucher par Pellouailles, le 5 décembre, au moment où l'armée royale, ayant levé le siège, se rejetait en arrière vers ce point-là même où elle était bien surprise de rencontrer déjà un si rude ennemi.

« Marigny n'avait avec lui que trois escadrons de chasseurs, et cependant, au premier moment, il eut quelque avantage : il prit un Vendéen, Richard, un des chefs; mais ayant vu qu'il s'était battu valeureusement, il ordonna aux chasseurs de l'épargner, et lui cria d'une voix émue : « Va-t'en libre à Larochejaquelein, et dis-lui que c'est là comment les républicains traitent ceux qui, au champ d'honneur, se conduisent aussi bravement que toi. »

« Larochejaquelein, ne voulant pas se laisser gagner en courtoisie, lui renvoya, de son côté, deux chevaux qui venaient de lui être enlevés et qui avaient encore ses pistolets à l'arçon de la selle. C'était là une singularité chevaleresque qui ne faisait pas loi à cette époque, et un exemple qui trouvait peu d'imitateurs. Tuer et piller étaient plus de mode.

« Tout en se faisant des politesses, Larochejaquelein et Marigny n'en chargèrent pas moins, quelques heures après, l'un sur l'autre, à bride abattue. Le Vendéen était soutenu par deux pièces de 4. Un boulet frappe et renverse Marigny; il roule dans le sang et la neige, et crie à ses gens : « Achevez-moi! Et ils l'achèvent. »

Tel est encore ce romantique épisode qu'on croirait fait pour le théâtre. Il clora notre série, qui contribuera, je l'espère, à maintenir Grille en honneur entre tous nos annalistes.

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

FIN

CHRONIQUE MUSICALE

GRÉTRY RÉPUBLICAIN

Peut-être, et même en pleine tourmente guerrière, n'est-il pas sans intérêt d'insister sur le tableau particulier que présente un coin de l'esprit et du cœur de Grétry. Je ne me dissimule pas l'étonnement de beaucoup de personnes trouvant dans l'auteur de *Richard Cœur-de-Lion* un citoyen, quand elles croyaient ne rencontrer qu'un muscadin. Je gage, en effet, que l'idée qu'on se fait généralement de Grétry est celle d'un petit-maitre pommadé, pomponné, frisé et frétilant comme un arlequin de Watteau.

Mais lisez, s'il vous plaît, ces fragments extraits de ses *Mémoires* (Ils compléteront les morceaux déjà

assez significatifs que nous en avons donnés la semaine passée) :

« Le climat, le gouvernement influent sur la musique; la musique influence infiniment les mœurs. La vraie musique d'un peuple est d'accord avec son climat et ses mœurs....

« La musique des Romains modernes a conservé la mollesse provenant de l'exaltation de l'esprit, en retranchant de sa mélodie le genre martial et nerveux; parce que le modèle d'après lequel l'artiste peint a disparu; parce que, enfin, l'ancien, le formidable guerrier, y est métamorphosé en moine ou en abbé. Rendez à Rome moderne un gouvernement libre, la musique y reprendra de l'énergie sans abandonner absolument les formules idéales et voluptueuses qu'inspire le climat.

« La musique du siècle de Louis XIV était une faible copie de la musique italienne de ce temps; alors la musique française était pauvrement fastueuse. Les poèmes de Quinault, grand poète d'alors, se ressentaient de la servitude avilissante qui déshonore les arts et le héros qu'on croyait célébrer. On a peine à comprendre qu'un homme (fût-il roi) ait soutenu la représentation des prologues d'opéra dans lesquels il était sans cesse assimilé aux dieux! Je ne doute pas même que dans plusieurs de ces prologues flagorneurs on ait dit à Louis XIV et à Louis XV qu'ils surpassaient les divinités avec lesquelles on les mettait en parallèle. Et lorsqu'après la représentation du *Temple de la gloire*, Voltaire s'élançant de la foule va adresser ces paroles à Louis XV : « Trajan est-il content? » un regard foudroyant qu'il reçut pour toute réponse l'avertit que Trajan n'était pas content, ou du moins que c'était trop oser que de le lui demander à lui-même.

« La mollesse, la bassesse de l'avilissement devaient donc se faire sentir dans les opéras de Quinault et de ses successeurs; et le Gascon de ce temps qui disait : « Je trouve que ce Quinault a cruellement *désoissé* la langue » disait juste....

« La musique française de nos jours vient de prendre un élan terrible. On croit cependant qu'à travers les foudres d'harmonie que quelques artistes déjà célèbres ont fait éclater dans leurs compositions, on croit, dis-je, que la *Marseillaise* composée par un amateur qui n'a que du goût et qui ignore les accords, que le *Ça ira!* et la *Carmagnole*, qui nous vient du port de Marseille, ont fait les frais musicaux de notre révolution. Pourquoi? parce que ces airs sont du chant, et que sans chant, point de musique....

« Nous voyons arriver à grands pas le temps où nos spectacles feront la peinture des mœurs pures des républicains français. La tragédie nous rappellera les grandes époques de notre révolution; c'est là que le poète, le musicien, animés par le génie de la liberté, consacreront nos triomphes dans leurs chants belliqueux. Et les autres nations à leur tour, jalouses de conquérir leur indépendance, nous demanderont des Tyrtées pour conduire leurs soldats dans le chemin de l'honneur....

« La République française affermie ne craindra plus alors la comparaison des gouvernements étrangers ni des mœurs antiques avec les siennes; jouissant autant qu'il est possible des biens fragiles de ce monde; jouissant de la liberté qui vaut à elle seule toutes les jouissances; heureux enfin dans notre existence, la douce pitié nous fera sourire à l'aspect des anciens préjugés comme nous sourions en nous rappelant les hochets de notre enfance. »

Ne trouvez-vous pas que ces pages sereines pourraient (à cela près du style) avoir été écrites à l'usage de quelque journal optimiste d'hier soir ou de ce matin?... Elles sont pourtant datées de 1794.

ALBERT DE LASALLE.

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. *Petits éléments des Codes français*, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste à l'administrateur du *Monde Illustré*, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

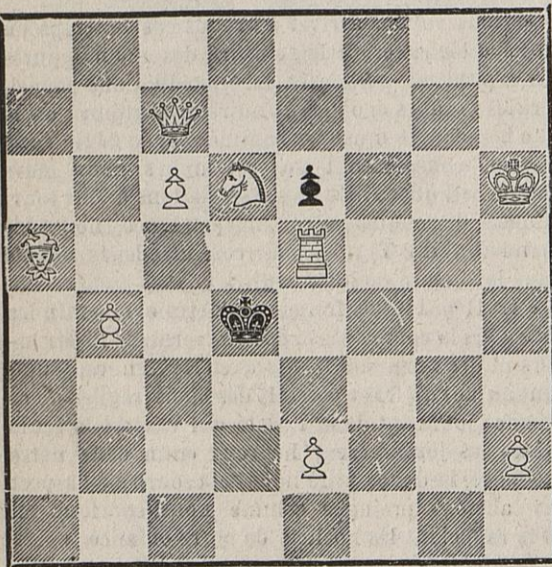


SECOURS AUX BLESSÉS. — Quêtes dans les rues de Paris, organisées par certains bataillons de la garde nationale. — (Dessin de M. Lix.)

ÉCHECS

PROBLÈME N° 357

COMPOSÉ PAR M. BLACKBURNE



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 355.

- | | |
|-------------------------|-----------------------|
| 1. C 6 FD, | 4. C 7 T, échec (A) |
| 2. R 1 D | 2. T pr. F (meilleur) |
| 3. T 4 R | 3. F pr. T |
| 4. D 4 D, échec | 4. T pr. D |
| 5. C 5 R, échec et mat. | |

(A)

- | |
|--------------------------|
| 1. T pr. T |
| 2. D 3 FD, échec |
| 3. D 3 FR, échec |
| 4. F 4 TR, échec et mat. |
| 2. R 7 R (meilleur) |
| 3. R 8 R |

P. JOURNOUD.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE E. LACHAUD
4, place du Théâtre-Français, à Paris

L'INVASION 1870, par ALBERT DELPIT. — Un beau volume in-18. — Prix, *franco*, 2 francs.

DES CONSEILS DE FAMILLE. — Leur organisation et leurs attributions, conformément aux lois, décrets et arrêtés sur la Garde nationale, commentés et interprétés par M. FEYTAUD, avocat. — Une brochure in-8°. — Prix 40 centimes.

CARTE DES SECTEURS ET DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE. — Une belle carte coloriée, pliée et renfermée sous une couverture imprimée. — Prix : 30 centimes.

LIVRET DU GARDE NATIONAL, constatant son identité et ses états de services. — Prix : 25 cent.

LES MARCHES MILITAIRES DE LA GARDE NATIONALE. — Instructions à suivre en exécution de l'instruction sommaire donnée par le gouverneur de Paris le 22 octobre 1870.

Itinéraire. — Sortie de l'enceinte. — Avant-garde. Colonne en marche. — Mouvements en bataille. — Haltes. — Chemins de traverse. — Défilés. — Maudage. — Embuscade. — Discipline des troupes en marche. — Règles du tir. — Prix : 20 centimes.

LA QUESTION DES LOYERS

PENDANT LA GUERRE, au point de vue politique, économique et périodique par rapport aux locations bourgeoises, commerciales et industrielles, par un *jurisconsulte*.

Prix, *franco* : 1 franc.

A la Librairie LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, Paris.

LE RÉPARATEUR A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi *franco* de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Mac-Mahon vaincu est plus grand que vainqueur.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE